

RÉCIT OFFICIEL
DE
LA CONQUÊTE DU TURKESTAN
PAR LES CHINOIS
(1758-1760)

TRADUIT DU CHINOIS ET ANNOTÉ PAR G. IMBAULT-HUART.

AVANT-PROPOS.

Ce récit est textuellement traduit du *K'in-ting sin-kiang tche-liô* ⁽¹⁾, description des *Nouvelles frontières* (Dzongarie et Turkestan chinois); rédigée et publiée par ordre de l'empereur *Tao-Kouang*, ouvrage très important dont nous avons donné précédemment une analyse succincte ⁽²⁾. Composé, d'après les archives de l'empire, par la commission qui a présidé à la rédaction du *K'in-ting sin-kiang tche-liô*, il présente un caractère d'authenticité absolue et a la valeur d'un rapport ou document officiel : à ce titre, il ne saurait manquer d'offrir le plus grand intérêt aux personnes qui s'occupent de l'histoire de la Chine et du Turkestan.

On sait qu'en Chine l'histoire officielle d'une dynastie, destinée à figurer dans les annales de l'empire, ne s'écrit et n'est mise au jour qu'après que celle-ci a cessé de régner : les statuts de l'État, aussi bien que les précédents et les traditions, s'opposent formellement à ce qu'on publie l'histoire incomplète d'une famille encore régnante. Comme la dynastie tartare-mandchoue des *Ts'ing*, actuellement maîtresse des destinées de la Chine, occupe le trône depuis 1644, nous ne possédons, sur les événements, les guerres, etc., qui ont eu lieu depuis cette époque, que des renseignements en général d'une authenticité douteuse ⁽³⁾. Le travail dont il s'agit, puisé

aux sources les plus autorisées, auxquelles personne, sans la permission du Fils du Ciel, ne peut avoir accès, nous donne la substance des pages qui seront consacrées plus tard, dans les annales chinoises, aux campagnes des armées de l'empereur *K'ien-loung* dans le Turkestan. Il vient très heureusement corroborer, compléter et rectifier en certains points nos connaissances sur cette période de l'histoire que nous devons principalement aux missionnaires français, alors en faveur à la cour de Péking et contemporains des faits qu'ils ont racontés dans le style et la manière d'écrire l'histoire de leur temps ⁽⁴⁾.

On se rendra compte de l'importance de ces rectifications par l'examen des notes, peut-être trop nombreuses, qui nous ont paru de nature à éclairer notre texte.

Il importe d'ajouter que ce morceau est écrit dans le meilleur style historique chinois, sobre et concis, mais toujours précis et clair, exempt d'allusions littéraires qui rendent souvent si difficile la lecture des ouvrages chinois : c'est le modèle du genre ⁽⁵⁾.

Un historien de la dynastie actuelle, *Oueï Yuan* ⁽⁶⁾, qui, par sa position, a été à même de consulter les documents conservés au bureau des historiographes, a également consacré un chapitre de son ouvrage, le *Cheng Vou Ki*, au récit des campagnes dans le Turkestan. Sous certains rapports, son travail est plus complet que celui de la commission du *K'in-ting sin-liang tche-liô*. Nous en publierons un jour la traduction.

La vingt-deuxième année *K'ien-loung* (1757), après la pacification de l'Ili ⁽⁷⁾, des difficultés s'élevèrent aux frontières mahométanes (dans le Turkestan).

Lorsque les Dzungars exerçaient leur autorité tyrannique sur les tribus mahométanes ⁽⁸⁾, le chef des mahométans était *Mohammed* ⁽⁹⁾; depuis des générations, sa famille résidait dans les deux villes de Kachgar et de Yarkand ⁽¹⁰⁾ et était respectée de tous. *Galdan Tserinyng* ⁽¹¹⁾ l'appela auprès de lui et le fit jeter en prison. Il emprisonna également les deux fils de *Mohammed* dont l'aîné s'appelait *Bourhân-uddin* ⁽¹²⁾ et le cadet *Khodjo-Djân* ⁽¹³⁾. C'est à eux qu'on a donné les noms de grand et petit *Khodja* ⁽¹⁴⁾.

Au moment où notre armée pacifia l'Ili, *Mohammed* était déjà mort. *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân* vinrent à la rencontre de nos troupes pour faire leur soumission. Le maréchal *Pan-ti* ⁽¹⁵⁾ demanda

à l'empereur l'autorisation de les mettre en liberté : il fit reconduire *Bourhân-uddin* sous escorte à Kachgar pour qu'il administrât ses anciens sujets, et il invita *Khodjo-Djân* à rester pour maintenir dans l'ordre les mahométans qui habitaient dans l'Ili.

Les deux frères étaient indignes de confiance : *Khodjo-Djân* se montra plus déloyal que *Bourhân-uddin*. Lors de la révolte d'*Amoursana*⁽¹⁶⁾, *Khodjo-Djân* aida ce dernier et attaqua les *Taidji* et les *Tsaisang*⁽¹⁷⁾ qui prêtaient leur concours à l'empereur.

Lorsque *Amoursana*, battu, s'enfuit chez les *Khassaks*⁽¹⁸⁾, *Khodjo-Djân* trouva moyen de se réfugier à Yarkand en vue de soulever les mahométans. A ce moment, *Tchaô-houei*⁽¹⁹⁾, maréchal de l'Ili, envoya *Amintaô*⁽²⁰⁾, général de brigade des troupes mandchoues⁽²¹⁾, avec mission de se rendre dans les villes mahométanes et d'examiner l'état des choses. *Khodjo-Djân* saisit *Amintaô* et le fit mettre à mort. Puis, de concert avec *Bourhân-uddin*, il occupa la ville de *Yarkand* et se révolta ouvertement. Tous deux invitèrent les autres villes mahométanes à se soumettre à eux et ils restèrent dans l'expectative, attendant qu'on répondît à leur appel.

Au printemps de la vingt-troisième année (1758), *Yarkhachan*⁽²²⁾, maréchal portant le titre de *ts'ing-ni*⁽²³⁾, partit à la tête de notre armée pour les châtier. Au cinquième mois, il arriva devant la ville de *Kou-tché* qu'il attaqua, mais sans succès⁽²⁴⁾. *Khodjo-Djân* vint au secours de la ville avec les gens de *Chayar*⁽²⁵⁾. *Ts'ebouteng Tchabou*, prince de *Kalkas*⁽²⁶⁾, alla à sa rencontre et le batit à *Khorkhos*⁽²⁷⁾; il y fit prisonnier un *tsaisang* nommé *Ouotcho'to*⁽²⁸⁾. Le général de brigade des troupes mandchoues *Ailounga*⁽²⁹⁾ atteignit de nouveau *Khodjo-Djân* sur les bords de la rivière *Oken*⁽³⁰⁾ et fit un grand carnage des rebelles. Dans cette rencontre *Khodjo-Djân* perdit son étendard. C'est cette bataille qu'on a appelée la victoire de *Khorkhos*⁽³¹⁾.

Khodjo-Djân se retira avec ses soldats débandés dans la ville de *Kou-tché*, il en fit fermer les portes et se prépara à la défendre. Peu après, à la tête de quatre cents cavaliers, il profita de la nuit pour franchir les lignes des assiégeants et s'enfuit dans la direction de l'ouest.

Au septième mois, notre armée reprit la ville de *Kou-tché*⁽³²⁾. *Mahmoud*⁽³³⁾, ancien bey de *Chayar*, rendit la ville de *Chayar*, et *Akouas*⁽³⁴⁾ et *Pokai*⁽³⁵⁾, mahométans de *Sairim*, rendirent cette dernière ville. A ce moment, *Yarkhachan* fut puni pour avoir montré

trop d'indulgence envers les rebelles⁽³⁶⁾, et *Tchaô-houeï*, maréchal portant le titre de *ting-pien*⁽³⁷⁾, le remplaça.

Au huitième mois, l'armée de *Tchaô-houeï* arriva à *Tchorkotcho*⁽³⁸⁾ et reprit *Khoten* : l'ancien bey *Khodjïs*⁽³⁹⁾ apporta le cens de la population et la soumission de la ville⁽⁴⁰⁾.

Ce *Khodjïs* était d'une famille très respectée de *Ouché*; il s'était distingué autrefois en accompagnant l'armée qui avait battu et fait prisonnier *Dawaïchi*⁽⁴¹⁾. Lorsque *Khodjo-Djân* était venu au secours de *Kou-tché*, il avait pressé *Khodjïs* de prendre parti pour les rebelles, et l'avait invité à résider à *Aksou* pour attendre les événements. Quand il revint battu, les gens d'*Aksou* ne le reçurent pas; alors *Khodjïs* l'engagea à aller à *Ouché*. A la tête de ses gens, *Khodjo-Djân* arriva devant cette ville qui ferma également ses portes pour se défendre. Les habitants de ces deux villes offrirent alors leur soumission au maréchal. C'est ainsi qu'on reprit *Aksou* et *Ouché*⁽⁴²⁾.

Au neuvième mois, notre armée se dirigea sur *Yarkand*. *Khodjo-Djân* défendait la ville avec quatre mille cavaliers et six mille fantassins. En outre, *Bourhân-uddin*, avec trois mille cavaliers et deux mille fantassins, vint de *Kachgar* se joindre à lui. Ils refoulèrent tous les gens de la campagne dans la ville, coupèrent tous les riz, creusèrent de larges fossés près de la ville et élevèrent de hautes tours (redoutes), afin de résister⁽⁴³⁾.

Le sixième jour du deuxième mois, notre armée arriva devant *Yarkand*⁽⁴⁴⁾. *Tchao-houeï* et ses officiers continrent l'ardeur des troupes et divisèrent celles-ci en corps du centre, de l'aile gauche et de l'aile droite. Chaque corps avait une avant-garde et une arrière-garde. *Tchao-houeï*, à la tête des officiers de la garde impériale⁽⁴⁵⁾, *Oche*⁽⁴⁶⁾, *Fou Ling-an*⁽⁴⁷⁾, etc., commandait le corps du centre; son avant-garde était conduite par *Ming-Joueï*⁽⁴⁸⁾, sous-gouverneur militaire⁽⁴⁹⁾; son arrière-garde, par *Kaó T'ien-chi*⁽⁵⁰⁾, général de brigade des troupes chinoises⁽⁵¹⁾. A l'aile gauche, *Omoupou*⁽⁵²⁾, général de brigade des troupes mandchoues, commandait l'avant-garde; *Ailounga*, général de brigade des troupes mandchoues, l'arrière-garde. A l'aile droite, *Yéoudoun*⁽⁵³⁾, général de brigade des troupes mandchoues, commandait l'avant-garde; *Touan tsipou*⁽⁵⁴⁾, surveillant général, l'arrière-garde. *Mandjortou*⁽⁵⁵⁾, honoré du titre de *Batourou*⁽⁵⁶⁾, l'*Eleuthé*⁽⁵⁷⁾, *Tasi Ts'erigng*⁽⁵⁸⁾, chambellan de la garde impériale⁽⁵⁹⁾, les troupes d'embuscade.

L'armée se rangea en bataille à l'est de la ville. Les troupes des

deux ailes et d'embuscade s'avancèrent et s'emparèrent des tours (redoutes). De chacune des portes de l'est et de l'ouest sortirent quatre ou cinq cents cavaliers rebelles. L'armée resta immobile, en ordre de bataille, devant eux. Dix officiers à la tête desquels étaient *Omoupou* et *Ming-Jouei* conduisirent contre eux les meilleures troupes. Les rebelles sortirent (de la ville) en plus grand nombre encore, mais ils furent défaits en trois combats. De nouveau, trois ou quatre cents cavaliers sortirent par la porte du nord pour nous attaquer à revers : ils furent arrêtés par *Yéoudoun* qui en tua un grand nombre et les empêcha d'avancer. Le combat dura de six heures du matin à quatre heures du soir. Battus, les rebelles rentrèrent dans la ville pour la défendre⁽⁶⁰⁾.

Les espions ayant donné l'avis que le bétail et les bagages des rebelles étaient sur la montagne *Ingge dsipan*⁽⁶¹⁾, au sud de la ville, il fut décidé de changer le camp de place en vue de diviser les forces des rebelles. Le treizième jour, *Tchao-houei* envoya *Aïlounga* occuper la route de *Kachgar* par laquelle pouvaient venir des secours, puis, de l'est de la ville, il transporta son camp, en contournant les murs, pour attaquer la partie sud. Nos troupes commencèrent à traverser le *Khara-ousou*⁽⁶²⁾; à peine quatre cents cavaliers étaient-ils passés que les ponts se rompirent et qu'une masse de dix mille rebelles environ s'avança pour livrer bataille.

Tchao-houei divisa ses troupes en trois corps : lui-même, il se mit au centre; *Yeoudoun* se plaça à droite, et *Amoupou* à gauche. Les trois corps s'ébranlèrent ensemble et attaquèrent l'ennemi par devant et par derrière. La cavalerie rebelle, battue, revint harasser notre armée sur les flancs, mais les chevaux n'avaient plus assez de forces, ils ne pouvaient plus galoper. *Kaô T'ien-chi*, général de brigade des troupes chinoises, *Sanko*⁽⁶³⁾, général de brigade des troupes mandchoues, *Oche* et *To'oungó*⁽⁶⁴⁾, officiers de la garde impériale, tuèrent un grand nombre de ces rebelles. C'est là la bataille de *T'oungkouslouk*⁽⁶⁵⁾.

Notre armée franchit de nouveau le *Khara-ousou* et se dirigea vers l'est où elle s'établit solidement dans un camp immense⁽⁶⁶⁾. Les rebelles creusèrent des fossés pour détourner les eaux, mais nos troupes leur résistèrent suivant les circonstances. En creusant au milieu du camp, nos soldats trouvèrent des silos remplis de grains; ils ramassèrent aussi beaucoup de balles et de boulets. Au troisième mois intercalaire, les troupes n'avaient pas l'air d'être

affamées et elles avaient conservé toute leur vigueur. C'est ce qu'on a appelé le siège de la rivière Noire⁽⁶⁷⁾.

Peu de temps auparavant, l'empereur *Kao-tsong-choun*⁽⁶⁸⁾, considérant que *Tchao-houei* et *Fou-tô*⁽⁶⁹⁾ étaient depuis longtemps à l'armée et que leurs mères étaient avancées en âge, avait nommé le comte *Namoutchar*⁽⁷⁰⁾, maréchal portant le titre de *ts'ing-ni*, et le directeur de ministère *San-t'ai*⁽⁷¹⁾, sous-gouverneur militaire, pour aller remplacer *Tchao-houei* et *Fou-tô*.

Ils arrivèrent à ce moment à la rivière Noire et éprouvèrent un échec⁽⁷²⁾. *Ailounga* était retourné à *Aksou*; de concert avec *Chou-khedé*⁽⁷³⁾, sous-gouverneur militaire d'*Aksou*, il arriva au secours avec une armée. Le sous-maréchal *Fou-tô* opéra sa jonction avec eux.

Le sixième jour du premier mois de la vingt-quatrième année (1759), ils arrivèrent à *Khourman*⁽⁷⁴⁾ et désirent *Khodjo-Djân* qui était venu à leur rencontre et leur avait livré bataille. Le lendemain, les rebelles occupèrent de nouveau de hautes collines pour résister à notre armée. *Fou-tô* les attaqua avec impétuosité, la bataille dura un jour et une nuit.

Le huitième jour, les rebelles s'avancèrent de tous côtés pour arrêter notre marche en avant. Notre armée marcha en ordre de bataille, traversa à gué la rivière de *Yarkand*, puis, faisant volte-face, livra de nouveau une bataille qui dura un jour et une nuit.

Sur ces entrefaites, *Alikoun*⁽⁷⁵⁾, sous-gouverneur militaire, vint de *Barkoul*, à la tête de mille chevaux, se réunir à l'armée. *Alikoun* et *Opoche*⁽⁷⁶⁾, divisant leurs troupes en deux corps, attaquèrent brillamment les rebelles qui, épouvantés, se dispersèrent. Ces deux officiers opérèrent alors leur jonction avec *Fou-tô*. Notre imposante armée inspira dès lors une grande terreur.

Nousan et *Opoche*⁽⁷⁷⁾, à la tête de l'aile droite, attaquèrent les rebelles, tandis que *Alikoun* et *Ailounga* les prenaient à revers avec l'aile gauche, et que *Fou-tô*, avec le corps du centre, leur livrait en même temps bataille. On tua plus de mille rebelles. *Bourhân-uddin* fut atteint d'un coup de feu au côté : on le transporta grièvement blessé dans la ville.

Le quatorzième jour, le siège (du camp de la rivière Noire) fut levé et notre armée, ramenée par ses chefs, retourna à *Aksou*⁽⁷⁸⁾.

Lorsque *Tchao-houei* avait attaqué *Yarkand* pour la première fois, il avait détaché *Tsiring-tchabou*⁽⁷⁹⁾ et *Kobouchou*⁽⁸⁰⁾, officiers de la

garde impériale, ainsi que le chef mahométan *Hūdūi*, pour aller inviter *Khoten* et les six villes qui en dépendent à se soumettre⁽⁸¹⁾. Lorsque le camp de la rivière Noire fut assiégé, *Khodjo-Djân* envoya un de ses partisans *Abdou Kerim*⁽⁸²⁾, avec six cents hommes environ, pour circuler entre *Khoten* et *Yarkand*, faire des incursions et harasser la première de ces villes. *Tsiringschabou* et ses officiers se divisèrent pour défendre les trois villes d'*Yütsi*, de *Kharakhach* et de *Ouroung khach*. Quant aux autres trois villes, elles embrasèrent le parti des rebelles⁽⁸³⁾.

Quand notre armée retourna à *Aksou*, on envoya au secours de *Tsiringtchabou*⁽⁸⁴⁾ les généraux de brigade des troupes mandchoues *Batoutsirkhar*⁽⁸⁵⁾, *Hourki*⁽⁸⁶⁾, etc.; (quand ceux-ci arrivèrent), ils attaquèrent les rebelles par surprise à la faveur d'un épais brouillard, et firent trancher la tête devant les lignes de bataille aux chefs rebelles *Abdou'kailik*⁽⁸⁷⁾ et *Khodjias*⁽⁸⁸⁾, le reste s'enfuit. On reprit ainsi *Khoten*⁽⁸⁹⁾.

Au sixième mois, notre armée partit d'*Aksou*⁽⁹⁰⁾ et s'avança par des routes différentes. *Tchao-houï*, passant par *Ouché*, prit le chemin de *Kachgar*; *Fou-tó*, passant par *Khoten*, prit celui de *Yarkand*⁽⁹¹⁾. *Bourhân-uddin* s'enfuit de cette ville à *Kachgar*. Là, il enleva du bétail, expulsa un millier d'habitants, franchit les montagnes et se dirigea vers l'Ouest.

Le troisième jour du sixième mois intercalaire, *Ming-Joueï*, à la tête de l'avant-garde, s'empara du pays jusqu'à *Yk'os*⁽⁹²⁾. Six chefs, parmi lesquels étaient *Kharatohko* et *Tsimor*⁽⁹³⁾, vinrent se soumettre à lui. On s'avança jusqu'à la ville de *Kachgar*. Les habitants mahométans vinrent au devant de nos troupes, se mirent à genoux et offrirent des bœufs et du vin. On reprit ainsi *Kachgar*.

Khodjo-Djân s'enfuit également de *Yarkand* et se réunit à *Bourhân-uddin*. Les anciens beys de *Yarkand* rendirent la ville. On reprit ainsi *Yarkand*⁽⁹⁴⁾.

Les deux frères, chefs rebelles, voulaient se jeter dans le *Baldakhchan*⁽⁹⁵⁾, leurs partisans désiraient se réfugier à *Andjidjan*⁽⁹⁶⁾. Ils ne purent tomber d'accord.

Ming-Joueï, à la tête de l'avant-garde, atteignit les rebelles à *Khoshoulouk*⁽⁹⁷⁾; ces derniers cachèrent leurs bagages et leurs femmes, et, au nombre de six mille, gravirent les hauteurs pour résister. Notre armée monta à l'assaut, se battit avec fureur pendant six heures et trancha la tête à plusieurs centaines de rebelles.

Les autres s'enfuirent dans la direction du *Badakhchan*. Croyant que nos soldats les poursuivaient, ils s'arrêtèrent et se mirent en embuscade entre les deux montagnes d'*Artchour*⁽⁹⁸⁾. Puis, avec des troupes ayant mauvaise apparence, ils essayèrent d'attirer nos soldats.

A ce moment, notre armée toute entière arriva. *Fou-tô* commandait le corps du centre, *Khodjis*, prince de troisième classe, *Huduï*, duc, et *Touansipou*, commandant de troupes, l'assistaient. *Ming-Jouei* et *Akouei*⁽⁹⁹⁾, sous-gouverneur militaire, conduisaient l'aile gauche, assistés par *Opoche*, commandant de troupes. *Alikoun* et *Barou*⁽¹⁰⁰⁾, sous-gouverneur militaire, assistés par *Oumoupou*, commandant de troupes, dirigeaient l'aile droite. *Hourki* et *Yéoudoun*, commandants de troupes, conduisaient les troupes d'élite de gauche et de droite. *Ortengo*⁽¹⁰¹⁾, *Laôkok'obeisa*⁽¹⁰²⁾, etc., officiers de la garde impériale, honorés du titre de *batourou*, commandaient les réserves. *Tsiringtchabou* formait l'arrière-garde. Les lignes de bataille ayant été solidement disposées, l'armée s'avança comme un mur.

Alors les deux montagnes, à gauche et à droite, que les rebelles occupaient, furent enlevées par les corps d'élite de gauche et de droite. Maîtres des hauteurs, ces derniers repoussèrent les rebelles en bas et en tuèrent un grand nombre. Les rebelles, ne pouvant tenir, se dispersèrent en désordre. A cette vue, les soldats de l'arrière-garde des réserves et de l'avant-garde de l'aile droite se précipitèrent en avant rivalisant d'ardeur, en même temps que le corps du centre. L'aile gauche, l'aile droite et l'arrière-garde du centre chargèrent avec une force égale. L'attaque fut faite avec la plus grande bravoure. Les rebelles ne purent résister, ils prirent la fuite dans toutes les directions. Nos troupes les poursuivirent pendant vingt *li* environ et en tuèrent un bon nombre. Elles s'emparèrent d'une quantité incalculable d'armes et d'étendards.

Cependant les rebelles se réunirent de nouveau, et, défendant un pic élevé, ils essayèrent de résister. Tandis que les troupes de l'aile gauche et de l'aile droite les attaquaient de front, les corps d'élite des deux ailes et les réserves tournaient secrètement les hauteurs et les prenaient en même temps à revers. En outre, le corps du centre détachait quelques troupes qui avaient ordre de faire semblant de piller les bagages afin d'attirer les rebelles de ce côté.

Les rebelles, terrifiés, franchirent les hauteurs et prirent la fuite. Alors le corps du centre suivi de l'aile droite se précipita en avant et leur tua du monde; avec l'aile gauche, les troupes attaquaient ainsi simultanément devant et derrière. La fuite se changea en déroute. On massacra plus de quatre mille rebelles, on fit prisonniers plusieurs dizaines de beys⁽¹⁰³⁾.

Au septième mois (septembre 1759), nos troupes, poursuivant les rebelles, arrivèrent au *Siri-koul*, autrement dit le *Yéchil koul nor*⁽¹⁰⁴⁾. *Bourhân-uddin*, qui s'était enfui dans les premiers avec deux cents hommes, occupait les collines situées à l'ouest du lac; il avait établi là son refuge. *Khodjo-Djân*, pressant devant lui une masse de dix mille hommes environ, s'était réfugié sur les montagnes situées au nord du lac; il tenait et gardait également les pics dans la direction de l'est.

Fou-tô ordonna d'abord à *Alikoun* de courir tout droit aux collines de l'ouest en passant par la rive méridionale du lac; puis, lui-même, il attaqua les rebelles par les pics de l'est. Les rebelles avaient confiance dans leur position et dans les obstacles naturels qu'elle présentait. Notre armée s'élança à l'assaut et monta même de gros canons sur les hauteurs; mais comme l'attaque restait infructueuse après plusieurs heures de combat, *Fou-tô* fit choix de plusieurs dizaines d'habiles fusiliers qui gravirent les hauteurs en passant au nord des montagnes et attaquèrent les rebelles qui se trouvaient sur les sommets des pics. Puis il envoya *Khodjis* et *Huduï* planter sur les sommets des étendards mahométans et ordonner aux mahométans récemment soumis de crier aux rebelles de se rendre.

Tout à coup plusieurs milliers de mahométans qui étaient sur les montagnes, tenant leurs enfants par la main, demandèrent à grands cris à se soumettre. Le bruit qu'ils faisaient était pareil à celui du tonnerre. Ils étaient dispersés dans les montagnes, cachés dans les hauteurs, ils descendirent en courant. *Khodjo-Djân* ne put les en empêcher, il en frappa seulement plusieurs de son sabre. Les fuyards n'en furent que plus nombreux.

Lorsque *Alikoun* avait couru à la rive méridionale du lac, il y avait trouvé des rocs s'élevant à pic. Les cavaliers ne pouvaient s'y avancer, alors il marcha à pied à la tête de ses soldats et gravit les hauteurs en poussant de grands cris. Avec des armes à feu il attaqua de loin les rebelles établis sur les montagnes du nord.

La base de ces hauteurs est baignée par le lac. Là, le chemin est

étroit et ne laisse passer à la fois qu'une seule voiture ou un seul cavalier. Les bagages et les serviteurs des rebelles obstruaient en grand nombre la rive. Séparé des rebelles par celle-ci, il passa la nuit à combattre de loin l'ennemi; il lui fut impossible de gravir les hauteurs.

Le lendemain, avec force lamentations, les rebelles demandèrent qu'on reçût leur soumission. Le nombre de ceux qui se rendirent fut de douze mille environ. On leur prit un étendard et un sabre mahométan, ainsi que plus de dix mille têtes de bétail⁽¹⁰⁵⁾.

Khodjo-Djân profita de la nuit pour contourner les montagnes et s'enfuit au *Badakchan* avec *Bourhân-uddin*. *Fou-tô* envoya un émissaire informer le khan de ce pays, *Sultan Chah*⁽¹⁰⁶⁾, des crimes des deux chefs rebelles et lui enjoindre de les faire prisonniers et de les lui livrer⁽¹⁰⁷⁾.

Sultan Chah s'empressa de charger de liens *Bourhân-uddin*, puis, avec des troupes, il cerna *Khodjo-Djân* sur le mont *Alkhoun tchou-lha*⁽¹⁰⁸⁾. Les rebelles se retirèrent sur les bords de la rivière *Bootsinar*⁽¹⁰⁹⁾. *Sultan Chah* s'avança avec ses gens. Les rebelles ne purent résister, ils étaient blessés au dos, aux jambes et à la poitrine⁽¹¹⁰⁾. Ils furent faits prisonniers et emprisonnés à *Tchailjab*⁽¹¹¹⁾, endroit qui sert de prison dans le *Badakhchan*.

Sultan Chah envoya alors un de ses gens auprès du maréchal pour offrir sa soumission. Il fit mettre à mort *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân*. Le corps de *Bourhân-uddin* ayant été volé, il livra seulement ensuite, dans une enveloppe, la tête de *Khodjo-Djân*⁽¹¹²⁾. Il vint faire sa soumission à la tête de cent mille familles de sa tribu et trente mille familles du *Bolor*⁽¹¹³⁾.

Au deuxième mois de la vingt-cinquième année (1760), l'armée de l'ouest revint victorieuse⁽¹¹⁴⁾.

Dans la trentième année (1765), *Sou Tch'eng*⁽¹¹⁵⁾, gouverneur d'*Ouché*, et *Abdullah*⁽¹¹⁶⁾, *Hakim bey*⁽¹¹⁷⁾, dont les principes d'administration étaient défectueux, maltraitèrent la population mahométane.

Au deuxième mois, le bey *Kaihemtoula*⁽¹¹⁸⁾ et plusieurs autres profitèrent de la circonstance pour susciter des troubles. Ils massacrèrent les fonctionnaires et les officiers, et, maîtres de la ville, se révoltèrent ouvertement. *Ming-Jouei*, maréchal de l'*Îli*, réprima cette révolte. Le quinzième jour du huitième mois, notre armée entra dans la ville. *Ouché* fut ainsi de nouveau pacifiée⁽¹¹⁹⁾.

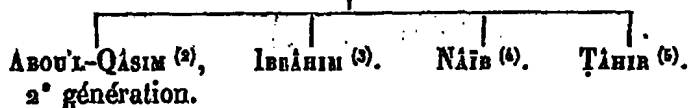
APPENDICE I.

LISTE DES DESCENDANTS DU PROPHÈTE MAHOMET. DONT PLUSIEURS RÉGNÈRENT DANS LE TURKESTAN ORIENTAL.

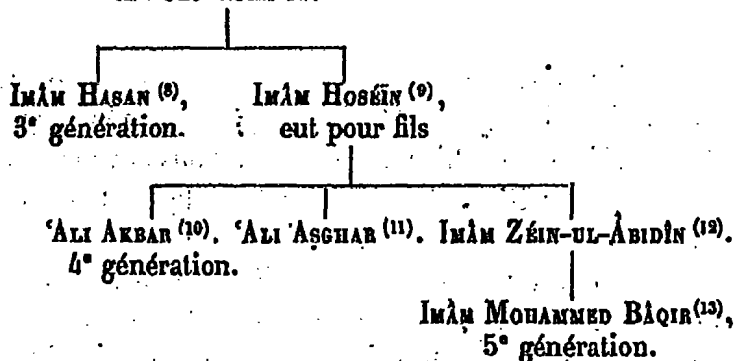
Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne, au livre XI, p. 7, recto, et suivantes, sous le titre de 派噶木巴爾族屬, la généalogie des descendants du Païghembèr ou prophète Mahomet⁽¹⁾. Nous l'avons publiée en 1881, d'après un résumé du *Si-yu t'oung ouen tche* rédigé en allemand par Klaproth qui existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale de Paris (Fonds chinois), dans notre ouvrage intitulé *Recueil de documents sur l'Asie centrale* (appendice II, p. 64 à 67.) La comparaison de ce travail avec le texte même du Dictionnaire géographique et biographique de l'Asie centrale, que nous ne possédions pas à cette époque, et les observations, remarques, etc., que nous devons à M. Clément Huart, drogman à l'ambassade de France à Constantinople, en ce qui concerne notamment les noms en 'houei cités par le *Si-yu t'oung ouen tche*, nous ont permis de rectifier très heureusement l'orthographe et les transcriptions de Klaproth. Nous croyons donc utile de reproduire ici, avec les corrections nécessaires, la généalogie dont il s'agit.

⁽¹⁾ 派噶木巴爾, mot persan qui signifie *envoyé, prophète*, est transcrit en chinois par 派噶木巴爾, 派罕巴爾 et 別譜拔爾, et expliqué par 天使, envoyé du ciel (*Si-yu t'oung ouen tché; cheng-vou-ki*, etc.). Le 明史, *Ming che* (Annales des Ming.) transcrit Mahomet par 謨罕壽德 et païghembèr par 別譜拔爾 (*Ming che, Si-yu tohouan*, Description de l'Asie centrale).

PAÏGHEMBÈR ⁽¹⁾,
1^{re} génération, eut quatre fils :



ALI ⁽⁶⁾,
fils d'Abou-Taleb ⁽⁷⁾, qui eut le même aïeul que Païghembèr ;
les quatre fils du Païghembèr étant tous morts jeunes,
le Prophète donna sa fille en mariage à Ali qui propagea la religion (musulmane).
Ali eut deux fils :



(1) 派噶木巴爾 پيغمبر.

(2) 阿布勒哈色木 ابوالقاسم en arabe : le père de Qásim. C'est un des surnoms de Mahomet.

(3) 伊畢喇伊木 ابراهيم, nom arabe d'Abraham.

(4) 搭伊布 (mandchon et mongol Taib) نايب Naïb, arabe : lieutenant, vicair.

(5) 搭伊爾 تاجر (restitué d'après le mongol), orthographe fantaisiste du nom propre طاهر Tahir, qui signifie pur.

(6) 阿里 على lisez على 'Ali.

(7) 阿布拉布.

(8) 伊瑪木阿三 (mandchou-mongol : *Imam asan*) امام حسن lisez امام حسن Imâm Hasan, l'Imâm Hasan, fils aîné d'Ali et l'un des imâms reconnus par la secte des Chiïtes.

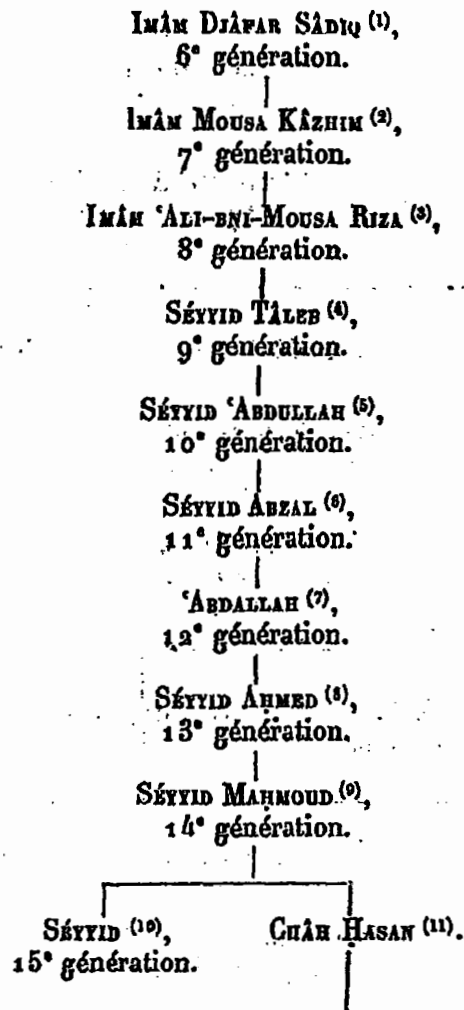
(9) 伊瑪木鄂賽音 امام حسين (sic) lisez امام حسين, Imâm Hoséin, frère de Imâm Hasan, tué à Kerbéla.

(10) 阿里阿克伯爾, على اكبر (lisez على), 'Ali Akbar, 'Ali le grand.

(11) 阿里阿斯曼爾, على اكبر (lisez على), 'Ali Asghar, (lisez اصغر), 'Ali le petit.

(12) 伊瑪木在努勒阿畢丁 امام زين العابدين (sic) lisez امام زين العابدين Imâm Zéin-ul-âbidîn, nom du quatrième imâm des Chiïtes.

(13) 伊瑪木瑪木特巴克爾 امام محمد باقر (sic), lisez امام محمد باقر, Imâm Mohammed, cinquième imâm.



(1) 伊瑪木托丕爾薩氏克, إمام جعفر لisez إمام جعفر, Imâm Djâfar Sâdiq, sixième imâm.

(2) 伊瑪木木色伊喀則木, إمام موسى كاظم لisez إمام موسى كاظم, Imâm Mousa Kâzhim, septième imâm.

(3) 伊瑪木阿里伊木西里雜, إمام علي بن ابي طالب لisez إمام علي بن ابي طالب, Imâm 'ali-bni Moura Ridha (Riza), huitième imâm et fils du précédent.

(4) 賽葉特搭里布, سيد طالب, Séyyid ⁽⁴⁾ Tâleb.

(5) 賽葉特阿布都勒拉, سيد عبد الله, Séyyid 'Abdullah, (lisez عبد الله).

(6) 賽葉特阿布雜勒, سيد ابزل, Séyyid Abzal.

(7) 阿布都勒拉, عبد الله لisez عبد الله, 'Abdallah.

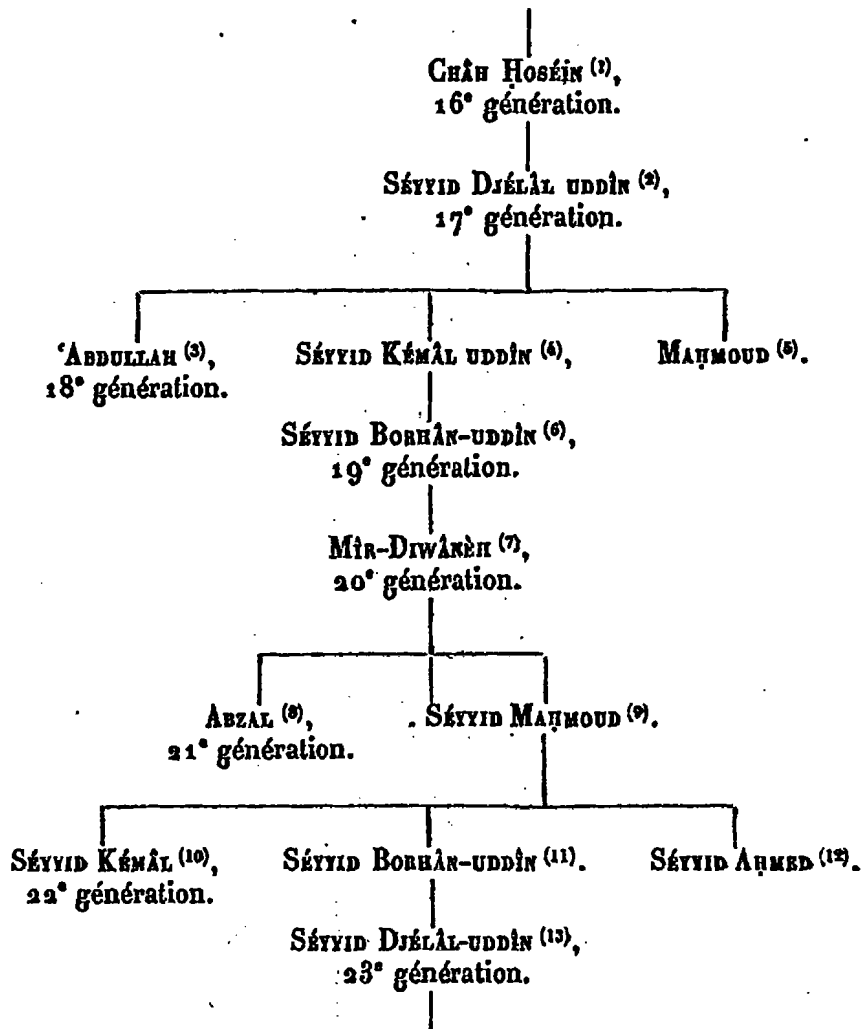
(8) 賽葉特阿哈瑪特, سيد احمد.

(9) 賽葉特瑪木特, سيد محمود.

(10) 賽葉特, سيد.

(11) 沙喀三, شاه حسن, le roi Hasan.

(⁴) Séyyid, en arabe: *seigneur*, et aussi *descendant du prophète*.



(1) 沙額色尹, شاه حسين, le roi Hoséïn.

(2) 賽葉特札拉里丁, سيد جلال الدين, lisez سيد جلال الدين, Séyyid Djelâl-uddîn.

(3) 阿都勒拉, عبد الله.

(4) 賽葉特克瑪里丁, سيد كمال الدين, lisez سيد كمال الدين, Séyyid Kémâl uddîn.

(5) 瑪哈木特, محمود.

(6) 賽葉特布爾哈尼丁, سيد برهان الدين, lisez سيد برهان الدين, Séyyid Borhâm-uddîn.

(7) Le *houei* est illisible. On croirait lire ميندى وانہ, Mindt-Uanèh. En lisant مير ديوانه, MÏr-Diwanèh, cela signifierait, en persan, l'Émir sou.

(8) 阿都雜勒, ابزل.

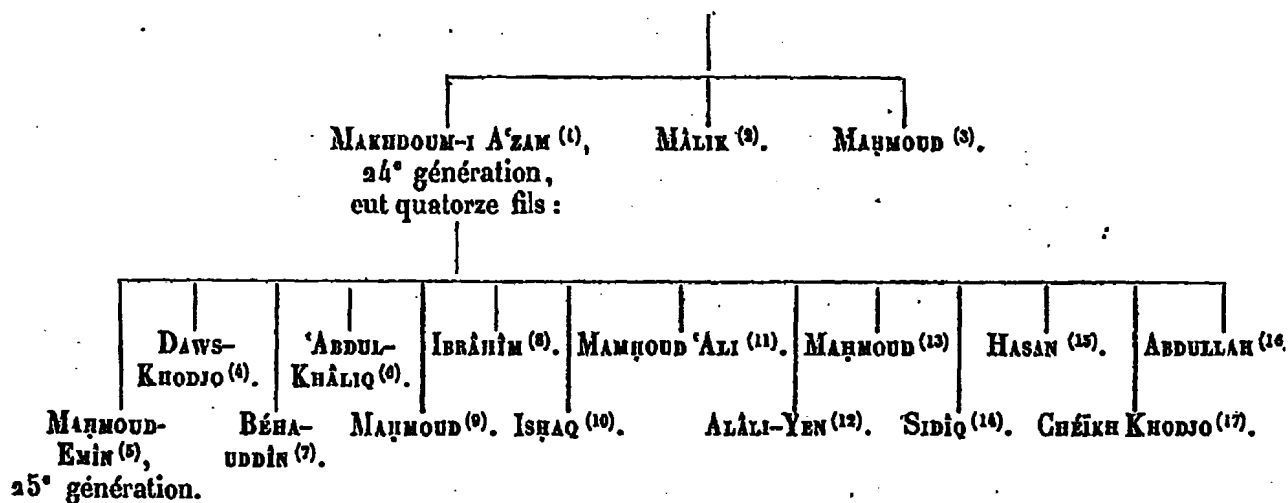
(9) Vide supra, 14^e génération.

(10) Vide supra.

(11) Vide supra, 19^e génération.

(12) Vide supra, 13^e génération.

(13) Vide supra, 17^e génération.



(1) 瑪哈圖木阿雜木, *مخدوم اعظم*, lisez, d'après le mongol, *مخدوم اعظم*, *Makhdoum-i A'zam*, «le grand maître».

(2) 漢羅克, *مالك*, lisez, *مالك*, *mâlik*, en arabe: prince, gouverneur.

(3) Vide supra.

(4) 多斯和卓, *دوس خوجو*.

(5) 瑪木特額敏, *محمود امين*, *Mahmoud*, l'homme de confiance.

(6) 巴哈古敦, le *houei* donne *Bâhd-oudîn* (6), pour *بهاء الدين*, *Béha-uddin*, splendeur de la religion (?).

(7) 阿布都哈里克, *عبد الخالق*.

(8) Vide supra.

(9) Vide supra.

(10) 伊薩克, *اسحق*, nom arabe d'Isaac.

(11) Vide supra.

(12) 阿拉勒顏, *الان يين*, *Alâli-yèn* (?). Mongol et mandchou: *Alalyen*.

(13) Vide supra.

(14) 色德克, *سيدتيق*, *Sidtiq*. Peut-être *صديقي*, *Siddiq*, le *Véridique*, surnom d'Abou-Bekr.

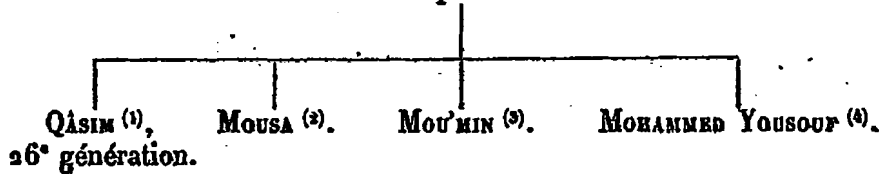
(15) 阿三, *حسن*.

(16) Vide supra.

(17) 曬赫和卓, *شيخ خوجو*.

(*) Le *Si-yu t'oung ouen tché* ajoute ici: «les douze branches, de Béha-uddin à Abdullah, allèrent habiter dans les régions de Bokhara et de l'Indoustan: on n'a pas de renseignements sur la généalogie de leurs fils et petits-fils.»

MAHMOUD EMİN, fils aîné de Makhdoum-i A'zam,
eut pour fils



DAWS KHODJO, second fils de Makhdoum-i A'zam,
eut pour fils

MOUSTAFA (5).

MOHAMMED YOUSOUF, quatrième fils de Mahmoud Emin,
eut pour fils



MOUSTAFA, fils de Daws Khodjo,
eut pour fils

OUSHI KHODJO (9).

(1) 哈色木, vide supra, 2^e génération. Le *Si-yu t'oung ouen tche* ajoute : Qásim et Mousa allèrent s'établir à Bokhara : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de leurs fils et petits-fils.

(2) 木薩, موسى, nom arabe de Moïse : « Ses descendants allèrent s'établir à Balkh (挂勒哈) : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de ses fils et petits-fils ».

(3) 墨敏, مؤمن pour مؤمن, Mou'min, vrai croyant, fidèle musulman.

(4) 瑪木特玉素布, محمد يوسف, (lisez يوسف, Yousouf, Joseph) (4).

(5) 木斯塔帕, مصطفى (sic), orthographe corrompue de مصطفى, Mousta'afâ, l'élu (de Dieu).

(6) 伊達雅圖勒拉和卓, le 'houei donne : Hidayatou-'llah Khodjo : lisez هدایة الله, Hidayèt-ou'llah Khodjo (a Deo datus magister).

(7) 喀喇瑪特和卓, كارامان خوجو.

(8) 堪和卓, خان خوجو.

(9) 烏什和卓, اوشی خوجو.

(4) D'après le *Si-yu chouei tao-ki*, livre I, p. 3, Mohammed Yousouf alla s'établir à Kachgar : « C'est de cette époque que date l'origine de l'islam à Kachgar. (loc. cit.)

HIDÂYÈT-OU'LLAH KHODJO, fils aîné de Mohammed Yousouf,
eut pour fils



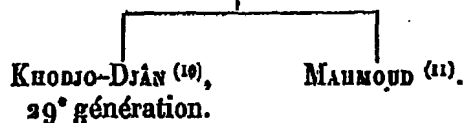
KIRÂMÂN KHODJO, deuxième fils de Mohammed Yousouf,
eut pour fils



OUCHI KHODJO, fils de Moustafâ,
eut pour fils

SULÉÏMAN (9).

BABA-KHODJO, fils aîné de Hidâyèt-ou'llah Khodjo,
eut pour fils



(1) 雅雅和卓, بابا خوجو, Mongol et mandchou: *Yaya Khodjo*.

(2) 阿布都色墨特, le *houei* donne: 'abdo Samat, lisez عبد الصمد, 'Abd-us-Samad.

(3) 瑪哈氏和卓, مهدى خوجو, lisez *Mehdi Khodjo* (مهدي): Ses descendants allèrent s'établir dans l'Indoustan: on n'a pas de renseignements sur la généalogie de ses fils et petits-fils.

(4) Vide supra.

(5) 布喇尼敦, بورانودون, Bouránoudoun, corruption de برهان الدين, Bourhân-uddin. Mongol et mandchou: *Bouranidoun*.

(6) Vide supra.

(7) Vide supra.

(8) 愛三, حسين.

(9) 素賚滿, سليمان, Suléïman (Salomon).

(10) 霍集占, خوجوجان, Mongol et mandchou: *Kodjidjan*.

(11) 瑪罕木特, محموت, Mahmout, lisez *Mahmoud*. Le *Si-yu ki* (ou *Si-yu ouen kien lou*) transcrit ainsi: 木墨特, (livre VI). Notre *Récit officiel*: 瑪哈墨特.

Mou'MIN, deuxième fils de Karamán Khodjo,
eut pour fils

MOUSA⁽¹⁾. CHÂU KHODJO⁽²⁾. 'ALI-KHODJO⁽³⁾. ABDULLAH⁽⁴⁾. HOSEÏN⁽⁵⁾. FARSÂ⁽⁶⁾.

SULÉÏMAN, fils de Ouchi-Khodjo,
eut pour fils

'ABDU-RAHMÂN⁽⁷⁾.

MAÏMOUD, deuxième fils de Baba-Khodjo,
eut pour fils

BOURHÂN-UDDIN⁽⁸⁾, KHODJO-DJÂN⁽⁹⁾.
30^e génération.

MOUSA, fils aîné de Mou'min,
eut pour fils

MAÏMOUD⁽¹⁰⁾. MAÏMOUD EMIN⁽¹¹⁾. ARTIB⁽¹²⁾.

(1) Voir supra.

(2) 沙和卓, شاه خوجو.

(3) 阿里和卓, عالی خوجو, 'Ali-Khodjo, (lisez علی).

(4) Vide supra.

(5) Vide supra.

(6) 帕爾薩, فارسا.

(7) 阿布都喇滿, عبد الرحمن pour عبدو راحان, 'Abdu-rrahmân.

(8) 波羅泥都, mandchou et mongol: *Boronidou*. Le *houei* donne *Bourrou-noudou*, corruption de *Bourhân-uddin* (vide supra). Le *Si-yu t'oung ouen tche* ajoute ici l'explication du mot *Ho-tcho-mou* que nous avons traduite dans une note du *Récit officiel*. Ce *Bourhân-uddin* est celui contre lequel les armées de *K'ien-loung* eurent à lutter. Voici les principales transcriptions de ce nom qu'on trouve dans les ouvrages chinois ayant trait à l'Asie centrale :

波羅泥都, *Si-yu t'oung ouen tche*; *Si-yu chouei tao ki*, livre I.

布拉敦, *Si-yu ki* ou *Si-yu ouen kien lou*, livre I.

布那敦, 博羅尼都, 泡羅尼都, *Cheng-vou-ki*, livre IV.

布喇哈尼敦, note d'une poésie de *K'ien-loung* sur les frontières mahométanes (*Houei-liang t'oung-tché*, livre I).

布喇尼敦, *Houei-liang t'oung tche*, livre II.

(9) Vide supra. C'est lui dont il s'agit dans le *Récit officiel*.

(10) Vide supra.

(11) Vide supra.

(12) 阿里布, آریب.

ALI KHODJO, troisième fils de Mou'min,
eut pour fils

|
TOUROÛ⁽¹⁾.

ABDULLAH, quatrième fils de Mou'min,
eut pour fils .

|
AQ-BOUTA⁽²⁾.

HOSÉIN, cinquième fils de Mou'min,
eut pour fils

|
KACHIN-KHODJO⁽³⁾.

ABDU-RAHMÂN, fils de Suléïman,
eut pour fils

|
'ABDU-'NNÂÇIR⁽⁴⁾.

MAHMOUD, fils aîné de Mousa,
eut pour fils

|
BABA-KHODJO⁽⁵⁾.
31^e génération.

Ici s'arrête la liste des descendants de Mahomet du *Si-yu t'oung ouen tche*; on trouve à la suite la liste des membres de la famille d'Obaïdou 'llah prince de Hami (cf. notre mémoire sur Hami, tirage à part, p. 75).

D'après le *Ching-you-ki* de Oueï Yuan, Bourhân-uddîn aurait eu deux fils 阿布都里 Abdoul (?) et 薩木克 Samok⁽⁶⁾. L'aîné eut pour fils 張格爾 Djihanguir⁽⁷⁾ qui se révolta contre l'autorité chinoise sous le règne de Tao-kouang (1820-1828). Le fils de Djihanguir, 布素普 Bourzouk⁽⁸⁾, joua un grand rôle lors de l'insurrection de Kachgarie en 1864 et fut supplanté par Ya-koub-bey (cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, col. Kuropatkin, *Kashgaria*, etc.).

(1) 圖爾都, توروعا, Tourouï. Mandchou-mongol : Tourdou.

(2) 阿克博托, اق بوتتا, Aq-Bouta, en turk-oriental : pousse ou rejeton blanc. Mandchou-mongol : Akhoto.

(3) 克新和卓, كاشين خوجو, Mandchou-mongol : Kesin Khodjo.

(4) 阿布都訥色爾, عبدو ناصر, pour عبد الناصر, 'Abdu-'nnâçir.

(5) Vide supra.

(6) Sarim-Sak ou Sarwin-Sak (?). Cf. Kuropatkin, *Kashgaria*, p. 136.

(7) Le Djengir Khodja de Kuropatkin : Khodja Sarwin-Sak avait trois fils : Med Yusoof Khodja, Pakhavvedin Khodja et Djengir Khodja (*Kashgaria*, p. 137).

(8) Le Boozrook-Khodja de Kuropatkin (*Kashgaria*, p. 158). Le Buzurg Khan de Lansdell (*Chinese Central Asia*, 1893, t. II, p. 58).

APPENDICE II.

INSCRIPTIONS RELATIVES À LA PACIFICATION DU TURKESTAN CHINOIS.

Après la campagne des armées de *K'ien-loung* contre *Bourhân-uddin* et *Khodjo-djân*, des stèles portant des inscriptions qui rappelaient les principaux incidents de la guerre et son heureuse issue, furent élevées à *Yarkand* et sur les bords du *Yéhil-koul*; ces deux monuments épigraphiques ont été conservés dans le *Sin-kiang tche lió*, livre servant d'introduction, p. 43 et suivantes : on en trouvera plus loin la traduction.

L'inscription de la stèle de *Yarkand* est écrite dans le style mi-prosaïque et mi-poétique que les Chinois appellent 辭 *ts'eu* : toutes les phrases en sont de quatre caractères ou mots, et quelques-unes riment entre elles. Les rimes ont été indiquées avec soin, quand elles se présentent, par les auteurs du *Sin-kiang tche lió*. Cette inscription est un monument de haute littérature, et, par suite, assez difficile à comprendre : nous nous sommes contenté d'en rendre exactement le sens, en gardant autant que faire se pouvait la physionomie de l'original sans chercher à expliquer les nombreuses difficultés du texte ni les allusions littéraires qu'il renferme : il aurait fallu, en effet, ajouter un commentaire philologique qui serait ici hors de propos. Celle du *Yéhil-koul* est d'un style plus simple et sa lecture en est relativement aisée.

Ces deux inscriptions ne sont pas tombées du pinceau de l'empereur *K'ien-loung* comme la plupart des pièces reproduites dans le livre servant d'introduction du *Sin-kiang tche lió* : elles ont dû être rédigées par le maréchal *Tchao Houei* lui-même, ou par quelque habile lettré, sous sa direction, et soumises à l'empereur avant d'être gravées sur les stèles. Il est facile de s'en convaincre en les parcourant.

Il serait intéressant de savoir si la première de ces stèles existe encore à *Yarkand*. Quant à la seconde, il semblerait qu'elle est aujourd'hui au musée de *Tachkend*. Nous lisons, en effet, dans *The Pamirs by the Earl of Dunmore*, 1893, t. II, p. 167, que le promontoire qui est à l'extrémité est du *Yéhil-koul* s'appelle *Surma-tach*, la pierre noire : « what the history of the Black-stone is, Abdul Kerim was unable to tell us », continue l'auteur ; « all he knew about it was that « the Russians had put it upon a horse and carried it away ». That some legend is attached to it, there is no doubt,

but these Kirghiz are strangely ignorant regarding anything in the shape of folk-lore belonging to their own country.» Et lord Dunmore ajoute ici en note: «I saw the stone afterwards in the Museum at Tashkend, and got the translation of the writing of it, which is as follows: «on the crest of the mountains 10,000 men laid down their arms. The Chinese soldiers, coming from the four points of the compas, then went unopposed as if penetrating into an uninhabited country. The two ringleaders, therefore, seeing that further efforts would be in vain, took to flight, whilst our soldiers in the pursuit resembled tigers and leopards, chasing hares and foxes. Before our soldiers had advanced far after them, and when they were still crossing the mountains, our men were in good fighting order.»

Si l'on compare la traduction précédente avec plusieurs passages de la nôtre, on est frappé des similitudes qui existent: on dirait qu'elle n'est qu'un résumé ou un fragment tronqué de l'inscription originale telle que la donne le *Sin-kiang tche lio*. La question mériterait d'être complètement éclaircie.

I. — INSCRIPTION RAPPELANT LA PACIFICATION DES TRIBUS MAHOMÉTANES,
GRAVÉE SUR LA STÈLE DE YARKAND.

En recherchant l'origine des Mahométans
(nous trouvons) que ceux-ci viennent de l'Arabie ⁽¹⁾,
qu'on appelle aussi la Mecque ⁽²⁾
et encore *T'ien t'ang* (le paradis) ⁽³⁾.
Les *Ta-che* ⁽⁴⁾ qu'on vit sous les *Yuan* ⁽⁵⁾,
les Ouigours ⁽⁶⁾ qu'on vit sous les *T'ang* ⁽⁷⁾,
sont tous (des peuples) presque identiques.
Ce qu'on rapporte à leur sujet n'est pas détaillé.
Notre auguste dynastie des *Ts'ing*,
pacifia et conquit l'empire de Chine.

(1) 天方.

(2) 默克.

(3) 天堂.

(4) 大食, *Tazy*, nom donné aux Arabes par les Annales de la dynastie du *Tang*. (Cf. Bretschneider, *Notices of the Medieval geography and history of Central and Western Asia*, § 39, *fine*.)

(5) La dynastie mongole, 1280 à 1378 de notre ère.

(6) 回骨身, *Houei'-gou*: sous les *T'ang*, ce nom désignait les *Ouigours*; dans les Annales des *Yuan*, il s'applique aux Mahométans. (Cf. Bretschneider, *Notices*, etc., § 41.) Il semble donc qu'on devrait lire:

Les *Ta-che* qu'on vit sous les *T'ang*,

Les *Houei'-hou* qu'on vit sous les *Yuan*.

(7) Dynastie des *T'ang*, 618 à 907 de notre ère.

Par la force du principe des relations sociales,
tout fut rendu à la civilisation.
Les Dzungars étaient jadis puissants :
aveuglés, ils ne se soumirent point.
Se prévalant des obstacles, de l'éloignement,
ils résistèrent réellement à notre action civilisatrice.
Ils maltraitaient leur multitude,
ils traitaient cruellement leurs gens :
ils considéraient les Mahométans comme des moutons,
les employaient à labourer et à sarcler,
tiraient profit du commerce où ils excellaient,
et se réjouissaient d'un négoce lucratif.
Ils saisirent les deux chefs (mahométans),
et les firent résider sur les rivages de l'Ili⁽¹⁾.
Les quatre grandes tribus mahométanes⁽²⁾
leur versaient des affermages, leur offraient des taxes.
Les *tenga*⁽³⁾, c'est ce qu'elles leur remettaient,
les Dzungars⁽⁴⁾, c'est ce qu'elles redoutaient.
Pouvaient-elles supporter un tel traitement?
Elles étaient à la veille de périr.
En face (de leurs ennemis), leurs sentiments intimes,
Comment pouvaient-elles les exprimer ?
Les barbares Dzungars⁽⁵⁾ ayant été pacifiés,
tous les Mahométans, regardant le ciel,
dirent : « Dès maintenant, nous commençons
à manger à notre faim, à dormir tranquilles. »
Nous renvoyâmes leurs chefs chez eux⁽⁶⁾
pour ramener la paix dans votre pays,
pour y faire renaître la prospérité⁽⁷⁾.

(1) Allusion au séjour forcé de *Bourhân-uddin* et de *Khodj-djan* en Dzungarie.

(2) i. e. les populations des villes de Kachgar, Yenghi Hissar, Yarkand et Khoten. (Cf. notre *Recueil de documents*, p. 19, note).

(3) 騰格, monnaie de compte qui vaut 25 sapèques chinoises ou 2 1/2 d., d'après *Lansdell* (*Chinese Central Asia*, t. I, p. 343, t. II, p. xvi, *observanda*); *Giles* (*Dictionary*, p. 1080, sub *t'eng*, n° 10.892) dit : *tanga*, the silver coin of Turkestan = 50 *pul* copper cash one of which = 10 Chinese cash.

(4) Le texte donne 衛拉 pour 衛喇特, *Weirad*, Cf. *Myers*, *Chinese Government*, p. 84, n° 518, *fin*.

(5) 準夷.

(6) Allusion au renvoi de *Bourhân-uddin* à Kachgar par *Pan-ti*.

(7) 生死肉骨, litt. faire renaître les morts et remettre de la chair sur les os.

Pouvait-on soupçonner qu'ils se révolteraient ?
La bienveillance ne fut récompensée que par l'ingratitude.
Ils aidèrent nos frontières révoltées ⁽¹⁾,
ils massacrèrent notre envoyé ⁽²⁾.
C'est pourquoi nous levâmes une armée,
nous exposâmes leur crime et allâmes les châtier.
Cependant ils osèrent nous résister.
Des cris de guerre retentirent dans toute la contrée.
Ayant été méprisés hors de leur pays,
ils auraient dû pacifier leurs administrés.
Pourquoi au contraire se montrèrent-ils si violents ?
Quant à leur cœur, il était fermé.
Ils massacraient les gens par plaisir,
ils ravissaient les femmes pour les débaucher :
ils perdirent entièrement l'affection de tous ;
on n'avait que de la haine et du mépris pour eux.
Par trois routes en même temps nos troupes s'avancèrent :
De tous côtés elles attaquèrent avec ensemble.
Les chefs rebelles savaient qu'ils ne pouvaient résister :
ils enlevèrent eux-mêmes tout ce qui leur appartenait,
et en moins de vingt jours,
ils partirent au galop sans laisser de traces.
Bien que vous n'ayez pas laissé de traces,
nous devons vous poursuivre jusqu'au bout.
Nos troupes se précipitèrent comme un torrent, bravement.
Des batailles consécutives furent toutes des victoires.
un moment nos troupes éprouvèrent du retard :
les chefs pénétrèrent alors en pays étranger ⁽³⁾.
Celui-ci, partagé entre la crainte et son affection (pour nous),
leva l'étendard et aida nos efforts.
Les chefs rebelles ne purent se cacher.
Ensuite le pays étranger vint offrir leurs têtes :
les deux chefs rebelles étant massacrés,
les Mahométans jouiront d'une paix éternelle.
Nous établîmes des fonctionnaires, fixâmes les taxes,
détruisîmes la mauvaise administration (des chefs).
Autrefois, tous les Mahométans,
le matin, livraient bataille, la nuit, espionnaient.

(1) Allusion au concours prêté par *Khodjo-Djan* à *Amoursana* contre les armées impériales.

(2) Allusion au meurtre d'*Amintao* envoyé dans le Turkestan par *Tchao Houei*.

(3) Dans le Badakhchan.

A présent, paisibles et joyeux,
chacun veille à sa propre existence.
Autrefois, tous les Mahométans
étaient les sujets des barbares Dzungars.
A présent, nous appelons leur pays « frontière voisine » :
Eux, ils se disent les sujets de l'Empereur !
Eux, ils se disent les sujets de l'Empereur !
Qui d'entre vous est (encore) dans la détresse ?
Plantez votre millet !
Élevez vos fils et petits-fils !
Autrefois, en l'année *Ki-sseu* ⁽¹⁾,
Nous avons pacifié le *Kin-tch'ouan* ⁽²⁾.
Maintenant nous avons pacifié les tribus mahométanes.
C'est également en l'année *Ki-mao* ⁽³⁾.
Les années s'accordent, nous rédigeons les Annales ;
le bonheur s'accumule, la prospérité s'agglomère.
Nous tenons l'abondance, nous protégeons la paix,
mais faites tous vos efforts pour veiller sur celle-ci !

II. — INSCRIPTION RAPPELANT LA PACIFICATION DES TRIBUS MAHOMÉTANES, GRAVÉE SUR LA STÈLE DU YÉCHIL-KOUL.

Il y a des circonstances où l'on croit tout perdu, mais où l'on finit par triompher : c'est ce qui excite le zèle des hommes clairvoyants mais influence les esprits bornés. Il est des questions qui, au début, paraissent devoir causer beaucoup de travail, mais qui à la fin amènent le repos. C'est ce qui stimule l'énergie des hommes forts, mais c'est ce que redoutent les faibles.

Il en a été ainsi pour la soumission des Mahométans : on a massacré deux chefs rebelles ; chaque bataille a été une victoire ⁽⁴⁾ ; on a pris tout ce qu'on a attaqué. Ce résultat a été dû aux efforts des deux maréchaux ⁽⁵⁾, des sous-gouverneurs ainsi qu'à ceux des officiers et des soldats qui étaient

(1) Année cyclique qui correspond à 1749.

(2) *Ruisseau d'or*, tribu autochtone habitant les parties montagneuses de la province du *Sseu-tch'ouan*, contre laquelle les troupes de *K'ien loung* firent plusieurs expéditions difficiles. (Cf. F. P. Smith, *Vocabulary of Chinese proper names*, p. 51, l'*Histoire de de Mailla*, etc.).

(3) Année cyclique qui répond à 1759. Par l'expression *les années s'accordent* de la phrase suivante, l'auteur veut dire que les termes cycliques *Ki-sseu* et *Ki-mao* ont cela de commun qu'ils renferment tous deux le même caractère cyclique *Ki*.

(4) Le siège de la rivière Noire et l'échec de *Namondjar* sont passés sous silence.

(5) *Tchao Houei* et *Fou-té*.

dans les rangs. Mais ce qui m'a ⁽¹⁾ consolé profondément au cours de cette guerre, c'est que, travaillant même la nuit pendant cinq années et n'osant pas dérober un seul instant de repos; j'ai dressé des plans de campagne qui ont été couronnés de succès. Heureusement que nos guerriers ont amené la soumission (des rebelles) et ont pu ainsi répondre aux bienfaits de Sa Majesté, satisfaire les vues des anciens souverains, et en outre éviter le blâme qu'auraient mérité des suggestions frivoles.

Au *Yéchil-koul*, notre sous-maréchal *Fou-tô* et autres, poursuivant sans relâche les deux chefs rebelles, arrivèrent à la frontière du *Badakhchan* et s'emparèrent de dix mille hommes qui se rendirent: les deux chefs seulement échappèrent. On envoya un émissaire pour exiger les prisonniers; plus tard, on reçut leurs têtes qu'on vint offrir et l'armée revint victorieuse. La conduite de tous a été très méritoire.

Cet endroit est adossé à des montagnes et baigné par les eaux (du lac) ⁽²⁾: un seul cavalier peut y passer. Mais les nôtres s'élancèrent de tous côtés à la fois, avec impétuosité, et aucun obstacle ne les arrêta: c'était comme s'ils entraient dans un pays inhabité. Les rebelles ne pouvaient être sur leur garde devant et derrière. Nos troupes dressèrent un étendard mahométan pour appeler ceux qui voulaient se rendre: ces derniers arrivèrent couvrant les rochers. *Khodjo-djan*, le sabre à la main, les arrêta, mais quelques fuyards tournèrent leurs armes contre lui. C'est pourquoi les deux chefs rebelles, voyant tout perdu, s'enfuirent au loin, se précipitant au galop, tout pantelants.

Nos troupes les avaient d'abord atteints à *Khoskoulouk*, puis battus à *Artchour*: chaque fois une petite troupe de soldats triompha d'une foule. Les nôtres s'emparèrent de positions inexpugnables. On eut dit réellement qu'ils chassaient des tigres et des léopards et poursuivaient des renards et des lièvres. La bande de gens à turbans et à longs nez ⁽³⁾ était dans la plus grande confusion. A la vue de nos troupes, elle s'enfuit dans toutes les directions. La nouvelle de leur arrivée se répandit dans le pays étranger ⁽⁴⁾ qui, effrayé par ses mouvements, arrêta les rebelles et aida notre armée. C'est pourquoi il s'empara de leurs bagages et offrit les têtes des criminels: nos troupes n'avaient pas pénétré profondément dans le *Badakhchan*: aussi l'armée qui châtiât les rebelles ne dévasta-t-elle pas un pays innocent; avec bienveillance on lui envoya un émissaire: le *Badakhchan* savait faire une distinction entre la rébellion et l'obéissance; il fit prisonnier les rebelles, il offrit leur tête.

⁽¹⁾ L'emploi du pronom *yu* = *je*, *moi*, montre que l'inscription n'est pas de l'empereur: celui-ci aurait fait usage du pronom *Tcheng*, qui lui est personnel.

⁽²⁾ Le *Yéchil-koul*.

⁽³⁾ Le nez ordinaire est *haut*, *élevé* (*kaô*) pour les Chinois qui ont le leur écrasé, aplati.

⁽⁴⁾ Le *Badakhchan*.

C'est pourquoi, le général en chef ayant pris en considération les circonstances et les temps, nos guerriers jouirent d'un peu de repos : la guerre prit fin et son issue heureuse fut annoncée à l'empereur. Les plans qu'on avait faits ne furent entravés en rien.

L'origine et la fin des tribus mahométanes, on les a déjà vues dans l'inscription gravée sur la stèle de *Yarkand* : il n'en sera pas parlé de nouveau. Ici, on a voulu rappeler spécialement la pacification. C'est pourquoi on se contente d'indiquer la date et de la graver sur pierre.

APPENDICE III.

NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR QUELQUES GÉNÉRAUX DU RÈGNE DE K'ÏEN-LOUNG.

Les notices qui suivent sont résumées d'après les biographies des hommes illustres de la dynastie actuelle que renferme le 國朝先正事略 *Kouo-tch'ao sien tcheng che lio* de 李元度 *Li Yuan-tou*. Elles complètent la partie biographique du *Chinese reader Manual* de Mayers.

I. — PAN-TI.

Pan-ti était de la bannière mongole jaune à bordure: son nom de famille était 博爾濟吉特 *Po-eul-tsi-ki-t'o*. Il commença sa carrière au *Nei-ko* ou *grande Chancellerie*: en 1724, il passait *Nei-ko-hio-che* ou sous-chancelier; en 1727, il était nommé directeur au *Li-fan-yuan* ou *Directeur des colonies*. Un instant rétrogradé pour négligence dans ses fonctions, nous le voyons ensuite, successivement, employé au *Kiun-ki-tch'ou* ou *grand Conseil* (1733), directeur au ministère de la guerre (1736), puis vice-roi du *Hou-kouang* (1739). L'année suivante, il porta le deuil de sa mère (1740): son deuil fini, il fut de nouveau attaché au *Kiun-ki-tch'ou* (1741). En 1742, il fut nommé l'un des présidents du ministère de la guerre et conseiller chargé de la direction du *Li-fan-yuan*. En 1748, intendant général à l'armée du *Kin-tch'ouan*, il reçut le titre de vice-tuteur de l'héritier présomptif. De nouveau rétrogradé et remis directeur de ministère, il alla en 1749, en qualité de général de brigade des troupes mandchoues, diriger les affaires du *Kouko-nor*. L'année suivante il se rendit au Tibet où il réprima une rébellion. Peu après il fut rappelé à Péking par l'empereur qui le nomma général de division, membre du *Kiun-ki-tch'ou*, chargé du *Li-fan-yuan* (1752).

Après avoir géré un moment la vice-royauté des deux *Kouang* (1753), il fut envoyé à l'armée du *Peï-lou* en qualité de sous-maréchal de gauche *Ting-pien* p. i. Il prit part aux expéditions contre les *Dzongars*, s'y distingua, et, en récompense de ses services, reçut le titre de *baron (tseu)* avec hérédité limitée, le grade de commandant de la garde impériale et un cadeau de mille taels. Il passait ensuite maréchal *ting-pien*, et avait une

audience de l'empereur auquel il rendait compte des opérations militaires (1754).

Un an après, accompagné d'*Amoursana*, il fit campagne contre *Dawatsi*, chef des Dzungars, et reçut la soumission d'un grand nombre de *Daidji* et de *Tsai-sang*, ainsi que celle des Khodjas (*Bourhan-eddin* et *Khodjo-Djan*). A la suite de ces succès, l'empereur le combla de présents et lui conféra le titre de duc de première classe 誠勇 *tch'eng-young* (sincérité et bravoure). Lorsque *Amoursana* se révolta, il n'y avait dans l'Ili que 500 hommes: Pan-ti les conduisit contre les rebelles, livra bataille, fut assiégé, et, voyant tout perdu, mit fin à ses jours.

L'empereur déplora la mort de Pan-ti: sur ses ordres, le fils de celui-ci 巴祿 *Barou*, hérita du titre de duc de première classe que portait Pan-ti. Pan-ti fut canonisé sous le titre de 義烈 *y-lié* (patriotisme et bravoure), son portrait fut mis au *Tseu-kouang-ko* et des sacrifices en sa mémoire furent institués au 昭忠祠 *tchao-tchoung-tseu*, temple élevé en l'honneur de ceux qui ont montré de la fidélité. L'empereur composa lui-même l'éloge de ce général.

II. — Тшало-^сноуеи.

Tchao-houeï était de la bannière mandchoue jaune unie: son nom de famille était 吳雅 *ou-ya*; son appellation littéraire et familière, 和甫 *Ho-fou*. Il était le fils de 佛標 *Fo-piao*, général de division des troupes mandchoues.

D'abord *bilkechi* ou commis, il remplit ensuite diverses fonctions à la grande chancellerie (*Nei-ko*), puis, en 1742, il fut nommé général de brigade des troupes mandchoues et chargé d'une direction au ministère de la justice. Six ans plus tard, il était intendant général au camp de l'armée du *Kin-tch'ouan* et demandait à l'empereur l'autorisation de faire campagne avec les troupes, mais il reçut l'ordre de se rendre à *Ouliyasoutai* comme commandant de troupes. En 1750, il fut envoyé au *Si-lou* (circuit de l'ouest). Il commandait à *Palik'oun* (Barkoul) lors de la révolte d'*Amoursana*. Lorsque l'Ili fut de nouveau pacifié, il fut chargé par l'empereur de réorganiser le pays de gauche (1756). La même année, il était nommé sous-maréchal *ting-pien*.

En 1757, il réprima au milieu de l'hiver une révolte des Éleuthes et fut récompensé par le titre de comte de première classe avec hérédité illimitée. L'empereur lui fit présent d'une bourse et de divers autres objets à son usage personnel. Peu après il passait général de division. Il continua la campagne contre *Amoursana* dont il fit prisonnier le neveu, *Tachi Tseriyng*, *Amintao*, qu'il avait envoyé dans le Turkestan, ayant été massacré par *Khodjo-djan*, l'empereur lui ordonna d'aller réprimer cette rébellion en qualité de maréchal, *ting-pien*. Mais il eut encore à combattre les Dzungars.

tandis que *Yarkhachan* se battait contre les Mahométans. Les Dzungars étant à la veille d'être réduits, l'empereur invita *Tchao-houei* à se réunir à *Yarkhachan* et à soumettre les *Bourouts* ou Khirghiz noirs. Ces derniers firent leur soumission (1758).

Yarkhachan ayant été disgracié après le siège de *Ouché*, *Tchao-houei* demanda à rester à l'armée en vue de terminer les affaires de l'ouest. L'empereur fit son éloge à cette occasion et lui conféra la plume de paon à deux yeux. *Tchao-houei* prit le commandement de l'armée et marcha sur *Yarkand*. Il se distingua dans les divers combats livrés sous cette ville et notamment au cours du siège du camp de la rivière Noire par les Mahométans. Il fut alors nommé duc de première classe 武毅謀勇 *vou-y mó young*, avec hérédité illimitée (1759).

Après la défaite des Khodjas, l'empereur lui conféra la bride de pourpre, le droit d'entrer à cheval dans le palais impérial, le rang de membre de la famille impériale (ceinture jaune), le combla de cadeaux, le reçut en grande pompe en dehors de Péking et ordonna que son portrait serait placé au *Tseu-kouang-ko* (1761).

Peu après, *Tchao-houei* était nommé grand chancelier et chargé des fonctions de président du ministère de la justice, et remplissait diverses missions ayant pour objet les réparations à faire au canal impérial et l'inspection des ports de la province du *Tche-li*, au retour desquelles il recevait le titre de tuteur de l'héritier présomptif. Il mourut en 1764.

L'empereur fit une pièce de poésie à l'occasion de sa mort, chargea de hauts dignitaires de surveiller ses funérailles et fit décréter des sacrifices et cérémonies en son honneur. Il le canonisa sous le titre de 文襄 *ouen-siang*. Il promit en mariage au fils de *Tchao-houei*, 札蘭泰 *Tcha-lan-t'ai*, une princesse de la famille impériale. Ce mariage eut lieu en 1779 et, à la même date, *Tcha-lan-t'ai* hérita du titre de duc de première classe que portait son père.

III. — MING-JOUËI.

Ming-jouei était de la bannière mandchoue jaune à bordure: son nom de famille était 富察 *Fou-tch'a*, son appellation littéraire et familière, *Yun-ting*. Son père s'appelait 富文 *Fou-ouen*.

Du grade d'officier de la garde impériale (2^e classe), il s'éleva à celui de général de brigade des troupes mandchoues et il fut envoyé en cette qualité à l'armée du *Si-lou* (circuit de l'ouest). Il accompagna *Tartangga*, maréchal *Tieng-pien* quand celui-ci poursuivit *Amoursana* fuyant chez les Khassaks: il se distingua dans plusieurs affaires et, en 1759, il obtint le titre de duc 承恩毅勇 *tch'eng-en y-young*. Il suivit ensuite le maréchal *Tchao-houei* dans sa campagne contre les Khodjas et sa belle conduite en

diverses circonstances lui valut la plume de paon à deux yeux, ainsi que l'hérédité de son titre de duc.

En 1761, l'Ili et les tribus mahométanes étant pacifiés, un décret impérial ordonna que son portrait serait placé au *Tseu-kouang-ko*. L'année suivante, il fut nommé maréchal de l'Ili. Bien qu'il eût repris la ville de *Ouché* et réprimé le soulèvement qui s'y était produit, il encourut le blâme de l'empereur pour n'avoir pas fait une enquête sérieuse sur les causes de cette révolte et il fut dégradé tout en gardant sa place.

En 1767, lors des troubles de la Birmanie, l'empereur le chargea de diriger les affaires de la vice-royauté du *Yun-Kouei*, puis, peu de temps après, lui rendit son grade de maréchal. En cette qualité, Ming-jouei fit la campagne de Birmanie à la tête de 3,000 Mandchous et de 20,000 soldats du *Yun-nan* et du *Sseu-tch'ouan*. Il remporta d'abord plusieurs victoires, récompensées par la ceinture jaune et plusieurs autres cadeaux impériaux; mais dans un engagement ultérieur, assailli par une nombreuse armée birmane, blessé, voyant ses troupes en déroute, et craignant de tomber entre les mains des ennemis, il galopa jusqu'à un endroit éloigné de vingt li du champ de bataille, descendit tranquillement de cheval, coupa lui-même sa queue et ses cheveux et les remit à ses gens, et se pendit à un arbre. Ceux qui l'avaient suivi cachèrent son corps sous des feuilles d'arbre et allèrent annoncer sa défaite et sa mort ⁽¹⁾.

L'empereur fut très affecté de la fin de *Ming-jouei* et il célébra ce général par une poésie. Quand le cercueil qui renfermait les restes de *Ming-jouei* arriva à Péking, *K'ien loung* se rendit à sa rencontre et fit faire des sacrifices en la mémoire du défunt. Il canonisa *Ming-jouei* sous le nom de 果烈 *Kouo-lié*, lui éleva un temple spécial avec sacrifices au printemps et à l'automne, composa son éloge, etc.

Le fils de *Ming-jouei*, 惠倫 *Houai-loun*, hérita du titre de duc de première classe.

IV. — ALIKOUN.

Alikoun était de la bannière mandchoue jaune à bordure: son nom de famille était 鈕祜祿 *Niéou-kou-lou*; son nom littéraire et familier, 松崖 *Soung-ai*. Son père 音德 *Ynn-tó* était parvenu au grade de commandant de la garde impériale.

Sorti des officiers de cette garde, *Alikoun* fut successivement directeur du *Nei-vou-fou*, général de brigade des troupes mandchoues, puis directeur au ministère de la guerre (1739-1740). Il accomplit avec soin plusieurs

⁽¹⁾ Cf. notre mémoire intitulé *Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois, sous le règne de Tç'ienn-long (Khienn-long)*, traduit du chinois, *Journal asiatique*, 1878.

missions au *Chan-toung* et en Mandchourie. En 1750, il fut nommé vice-roi du *Hou-kouang*, puis des deux *Kouang*. Sa mère étant morte, il revint à la capitale où il remplit les fonctions de directeur au ministère des finances chargé de diriger les travaux publics. Nous le voyons ensuite commandant de la gendarmerie de Péking (1754), président au ministère de la justice (1755), général de division et président au ministère des finances.

En 1756, il reçut l'ordre d'aller à l'armée du *Si-lou* (circuit de l'ouest) en qualité de commandant de troupes. Il se distingua alors dans plusieurs expéditions. L'année suivante, il commandait les troupes à *Pali K'oun* (*Bar-koul*). Il hérita sur ces entrefaites du titre de duc de *Kouo-y* que portait son parent le maréchal *Tartangga*, mais, peu de temps après, fut remis directeur au ministère des finances et général de brigade pour avoir laissé échapper *Amoursana*. Au moment où *Tchao-houeï* attaquait *Yarkand* et soutenait le siège de la rivière Noire, il passa vice-gouverneur militaire, puis, en qualité de général de division et président au ministère de la guerre, il fit campagne contre les Mahométans, se distingua en diverses occasions. Il se trouvait à la bataille d'*Artchour* avec *Ming-joueï* et *Akoueï*. A la fin de la guerre, il reçut l'ordre d'administrer *Yarkand* avec le titre de vice-gouverneur militaire. L'empereur lui conféra la plume de paon à deux yeux.

Pendant l'été de 1760, il fut appelé à Péking par l'empereur, qui lui octroya le privilège d'entrer à cheval dans l'enceinte du palais impérial. De retour à son poste, il réprima un soulèvement des Mahométans, ce qui lui valut les éloges de *Kien-loung*. Son portrait fut placé au *Tseu-kouang-ko*.

En 1761, il devint président p. i. du ministère des rites : deux ans après, il était gouverneur p. i. du *Chen-si*, avec le titre de tuteur de l'héritier présomptif. Il passa ensuite président au ministère des finances (1764), vice-roi p. i. du *Yun-Koueï*, sous-maréchal (1768) et prit part à la deuxième expédition contre les Birmans (1769). Le dernier mois de cette année, il tomba malade et mourut au camp.

La mort fut déplorée par l'empereur qui le canonisa sous le titre de 襄壯 *Süung-tchouang* et institua des sacrifices en sa mémoire au *hien-léang-ti'en*, Temple des sages et des vertueux. Son fils aîné *Foung-chen-ô* occupa de hauts emplois : général de division, sous-maréchal, président au ministère des finances, commandant de la gendarmerie de Péking. Il mérita la plume de paon à deux yeux, le titre de baron de première classe et eut son portrait placé au *Tseu-kouang-ko*.

V. — AKOUEÏ.

Akoueï était de la bannière mandchoue bleue : son nom de famille était 章佳 *Tchang-kia* ; son appellation littéraire et familière, 廣廷 *Kouang-t'ing*, son surnom 雲巖 *Yun-yen*. Son père 阿克敦 *A-k'o-toun*, qui

fut canonisé sous le titre de 文勤 *Ouen-k'in*, parvint au grade de sous-grand chancelier.

Akouei aimait les lettres : il passa tous ses examens avec succès et remplit divers emplois subalternes au ministère de la guerre. En 1743 il fut impliqué dans la disgrâce d'un haut fonctionnaire chargé de combattre les *Kin-tch'ouan* et jeté en prison. Il en sortit grâce à l'intervention de l'empereur qui estimait fort son père, alors âgé et n'ayant pas d'autre fils. En 1752, il fut nommé juge provincial au Kiang-si. Quelques années plus tard, il se distingua dans la campagne contre *Amoursana* : la mort de son père le rappela en toute hâte à Péking. Il passa ensuite vice-gouverneur militaire, général de brigade, puis sous-maréchal *Ts'ing-ni* p. i.

En 1758, directeur au ministère des travaux publics, il commanda la garnison de *Tarbagataï*, forte de 5,000 soldats de *Solon*, et prit part aux campagnes contre les Dzungars et les Mahométans. Dans cette dernière, il se distingua à la bataille d'Artchour. En 1760, après la pacification des villes mahométanes, il retourna dans l'*Ili* et participa à l'organisation administrative et militaire de cette région. Lorsque l'empereur fit mettre au *Tseu-kouang-ko* les portraits des cinquante principaux officiers qui s'étaient illustrés dans la guerre du *Si-yu* (Asie centrale), celui d'*Akouei* fut placé le dix-septième.

En 1761, il fut nommé président au ministère des travaux publics, général de division, avec le privilège d'entrer à cheval dans l'enceinte du palais. Il remplit plusieurs missions hydrographiques et, en récompense de ses services, reçut le titre de tuteur de l'héritier présomptif, et passa à la bannière blanche unie.

En 1764, lors des troubles du *Kin-tch'ouan*, il géra la vice-royauté du *Sseu-tch'ouan*. Au moment de la révolte des Mahométans de *Ouché*, l'empereur l'invita à se rendre sans délai dans l'*Ili*, afin d'occuper les passes importantes de la contrée. Il tomba en disgrâce pour avoir montré de l'indulgence envers les rebelles de *Ouché*, mais peu après, cependant, il revenait en faveur et était nommé maréchal de l'*Ili* (1767). Un an après, après la mort de *Ming-jouei* en Birmanie, il accompagnait le général en chef *Fou Heng* et se distinguait dans la deuxième expédition contre les Birmans. Ce fut à lui qu'on dut la répression des tribus du *Kin-tch'ouan*. Au retour de cette campagne, l'empereur alla le recevoir en dehors de Péking, comme il avait fait pour *Tchao-houei* revenant du *Si-yu*, lui conféra la plume de paon à deux yeux et le titre de duc de 誠謀英勇 *Tch'eng-mi yng-young*, et lui fit de nombreux cadeaux : sur son ordre, le portrait d'*Akouei* fut placé en tête de la galerie du *Tseu-kouang-ko*. A cette époque, *Akouei* fut nommé membre du *Kiun-ki-tch'ou* (1771).

En 1775, il remplit diverses missions en Chine, et de 1781 à 1784, il dirigea des expéditions contre les rebelles mahométans de *Lan-tchéou* et endroits voisins. En 1786, il atteignit l'âge de soixante-dix ans. A cette

occasion il fut l'objet de nouvelles marques de la faveur impériale. Il mourut en 1796. L'empereur rédigea lui-même son éloge et institua des sacrifices en sa mémoire au *hien-leang-tseu*.

Le fils aîné d'*Akouei*, 阿迪斯, *A-ti-sseu*, hérita du titre de duc de première classe qu'avait mérité son père : il s'éleva jusqu'aux grades de directeur au ministère des finances et de général de *Kou-pei-k'cou* (grande muraille). Son second fils, 阿彌達 *A-mi-ta*, fut directeur au ministère des travaux publics. Son petit-fils, 那彥誠, *Na-yen-tch'eng*, joua un certain rôle lors de la rébellion de *Djihanguir* dans le Turkestan chinois ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Cf. notre *Recueil de documents*, p. 44 et suivantes.

NOTES.

(1) 欽定新疆識略.

(2) Cf. *Le pays de Hami ou Khamil*, description, histoire, d'après les auteurs chinois. (*Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, section de géographie, année 1892, tirage à part, p. 4). La Bibliothèque nationale ne possède pas cet ouvrage. Il en existe à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, un exemplaire qui fut prêté autrefois à Stanislas Julien: ce sinologue en a traduit une partie du livre I, qui traite de l'hydrographie des *Nouvelles frontières* (nom donné au Turkestan et à l'Ili après les campagnes de K'ien-loung), (traduction d'abord publiée dans le *Journal asiatique*, puis reproduite dans les *Mélanges de géographie asiatique*, du même auteur, sur lesquels voir Cordier, *Bibliotheca sinica*, col. 1266). Notre récit, sous le titre de 平定回疆紀事, *P'ing-ting Houei-liang Kiche*, Histoire de la soumission des frontières mahométanes, se trouve au livre III. Il est suivi des descriptions, avec cartes particulières, de Kachgar, Yenghi-Hissar, Yarkand, Khoten, Aksou, Ouché, Koutché, Kharachar, Toursan, Hami.

(3) Comparer ce que Abel Rémusat a dit jadis à ce sujet, *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1820, t. II, p. 50.

(4) Cf. notamment de Mailla, *Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire*, traduites du *Tong-kien-kang-mou*, Paris, 1780, t. XI, p. 563 et suivantes. (On n'ignore point que cet ouvrage n'est nullement traduit du livre chinois indiqué au titre; c'est une compilation puisée à diverses sources, où l'auteur a souvent donné libre cours à son imagination, principalement quand il place dans la bouche des souverains, des généraux, etc., des discours qu'ils n'ont jamais tenus ou qui sont défigurés comme à plaisir); Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1829, t. II, *Études biographiques*: Kao-tsoung, p. 48-49; D. C. Boulger, *History of China*, London, 1803 (ouvrage quelquefois peu sûr, où les noms propres sont très souvent incorrectement écrits); A. N. Kuropatkin, *Kashgaria, Historical and geographical sketch of the country*, etc., translated from the russian by W. E. Gowan, Calcutta, 1882, p. 108 et suivantes; Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, Paris, 1825, *Notices géographiques et historiques sur Khokand, Andudjan, Marghilân*, etc., traduites du *Thai-ihsing y thoung tchi*, p. 91-92; t. II, 1826, *Relation des troubles de la Dzoungarie et de la petite Boukharie*, traduite du chinois, p. 187 à 108. (Nous regrettons de n'avoir pu consulter ce mémoire); *Description de la Chine occidentale*, par le P. Gueluy, publiée dans le *Muséon*, Louvain, 1887, traduction très imparfaite du *Si-yu ouen kien-lou*, Cf. notre mémoire sur Hami, cité plus haut, p. 8-9 et note 1 de la page 9); *Mémoire sur le Thibet et sur le royaume des Éleuthes*, etc., et dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1835, t. XXXVII, p. 210 et suivantes, etc.

M. Dabry de Thiersant, dans son ouvrage *Le Mahométisme en Chine*, Paris, 1878, n'a donné aucun détail sur la soumission du Turkestan par les généraux de K'ien-loung: ce n'est pas la seule lacune qu'on remarque dans ce travail, très critiquable au surplus à divers points de vue.

La *China Review*, numéro de mai et juin 1888, a publié un article de M. E. H.

Parker, intitulé *Mandchu relations with Turkestan*; on y trouve la traduction résumée de quelques chapitres du *Cheng vou-ki* : malheureusement le mémoire dont il s'agit est fait sans esprit critique et laisse beaucoup à désirer.

Sur l'ordre de l'empereur *K'ien-loung*, les victoires et principaux faits de ces guerres ont été dessinés par plusieurs missionnaires catholiques alors à Péking (les PP. Castilhon, Attiret, etc.) : ces dessins, envoyés en France, furent gravés sous la direction de C. N. Cochin fils : Il en existe un magnifique exemplaire au *Cabinet des estampes* de la Bibliothèque nationale de Paris (pour plus de détails, cf. H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, col. 265); quelques-unes de ces gravures ont été réduites et forment les planches 70, 71 et 72 de *La Chine ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire*, première partie, par G. Pauthier, Paris, 1838 (consulter *L'Univers*, Firmin Didot). Consulter également, au sujet des gravures, les lettres du P. Benoist, *Lettres édifiantes et curieuses*, édition de 1832, vol. 38.

(5) Par suite de leur éducation littéraire et de leur tournure d'esprit, qui en est la résultante, les écrivains chinois sont atteints, en général, d'une sorte de manie de bel esprit, et émaillent leurs ouvrages d'allusions historiques ou littéraires (*tien-kou*) souvent très difficiles à entendre. Ici, il n'y a rien de tel. Le récit a toutes les allures d'un rapport militaire : le style en est simple et nu, mais élégant dans sa simplicité même, et sa brièveté a un cachet de positif.

(6) Consulter sur *Oueï Yuan* notre notice sur la vie et les œuvres de cet auteur, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1881, p. 263-267. M. Jametel a donné la liste des parties du *Cheng-vou-ki*, principal ouvrage de *Oueï Yuan*, et l'un des plus intéressants à notre point de vue, qui ont été traduits en anglais et en français (*Revue de l'Extrême Orient*, t. I, n° 4, octobre-novembre-décembre, p. 573). Il faut y ajouter : *Histoire de la pacification du Thibet sous le règne de l'empereur Kien-loung*, traduit par M. Jametel (*Revue de l'Extrême-Orient*, t. I); *Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens de 1618 à 1637*, par G. Imbault-Huart (*Journal asiatique*, 1880); *Histoire de la conquête de Formose par les Chinois en 1683*, traduite du chinois et annotée par G. Imbault-Huart (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1890); *Deux insurrections des mahométans du Kansou (1648-1783)*, récit traduit du chinois par G. Imbault-Huart (*Journal asiatique*, 1890).

(7) Le pays appelé *Ili*, *Kouldja*, *Dzongarie*, est situé, ainsi qu'on sait, au nord des T'ien-chan ou monts Célestes : 1° *Ili* est l'un des noms de la principale ville de la région, qui est pour ainsi dire la capitale, d'après celui de la rivière sur la gauche de laquelle elle est bâtie; 2° *Kouldja* (orthographe mongole et mandchoue *Gouldjo*, nom kalmouk qui, d'après Klaproth, signifie *chèvre des montagnes, capra ammon*), est un autre nom de la ville d'*Ili* (*Ili* en kalmouk = *éclatant, resplendissant*) et a été par extension donné au pays (cf. Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 173, note 1); 3° *Dzongarie* vient de *Dzongar*, nom donné à un peuple kalmouk, d'origine mongole, habitant la contrée : ce mot *Dzongar*, transcrit en chinois par 準 噶 爾, *Tchoun-ko-cul*, est une corruption du mongol *Dsegun ghar*, main gauche. L'immense armée de Tchinggis-khan ou Gengiskan était divisée en trois corps, le centre (*kul*), l'aile droite (*Baraghon ghar*, litt. main droite), et l'aile gauche (*dsegun ghar*, main gauche); cf. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 322 et Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 30. Quelques auteurs écrivent *Songarie* et *Songars*.

Les missionnaires du siècle passé appelaient les Dzungars *Éleutes* ou *Éleuthes* (Abel Rémusat, *loco citato* Oelets) du nom chinois 厄魯特 ou 額魯特, *O-lou-t'o*, donné aux Kalmouks (sur ce nom, cf. Howorth, *Hist. of the Mongols*, p. 497) ou Mongols occidentaux. Il vient sans doute de 衛喇特, *ouei-la-t'o*, en mongol *oirad*, allié (les Dzungars étaient divisés en quatre tribus appelées *Durben oirad*, en mongol, les quatre alliés; cf. Mayers, *Chinese Government*, p. 84.)

D'après les missionnaires, *Tchong-kar* (Dzungar) était « le titre du principal roi des Éleuthes » (cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI, passim, et le *Mémoire sur le Thibet et le royaume des Éleuthes* dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1835, t. XXXVII, p. 217): c'est un mot tartare-mongol qui veut dire la *main orientale*, parce que *tchong* ou *giong* signifie *orient* et *kar* signifie *main*. C'était, en effet, la coutume des anciens princes tartares de diviser leurs familles et leurs armées, en partie de l'orient, et en partie de l'occident qu'on nomme *Parountale* (?); et le plus illustre était celui de la main d'orient, ou de l'aile orientale. Au reste, le *Tchong-kar* a un vaste domaine. . . Du temps de l'empereur Cang-hi, le *Tsong-kar* se disait de la branche mongole des princes dont Tamerlan descendait (*Mémoire*, etc., cité plus haut, p. 218). On voit que les missionnaires connaissaient l'origine mongole du mot *Dzungar*, et qu'ils ignoraient que ce n'était pas le « titre du principal roi des Éleuthes », mais bien le nom du peuple kalmouk qui habitait alors l'Ili.

Sur les guerres des empereurs K'ang-chi et K'ien-loung contre les Dzungars ou Éleuthes et sur la pacification ou conquête de l'Ili, cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI, le *mémoire* déjà cité, p. 219 et seq.; Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II; Biographies de K'ang-hi et de K'ien-loung; col. A. N. Kuropatkin, *Kashgaria*, etc., p. 106 et seq. (dans cet ouvrage, l'orthographe russe a été conservée: les mots *Dzungarie*, *Dzungar*, *Galdan*, etc., sont donc transcrits *Djoongaria*, *Djoongar*, *Holdan*, etc.); Boulger, *History*, chap. XI et XIII.

Après la pacification des Dzungars, le pays qu'ils habitaient fut appelé par les Chinois 天山北路, *T'ien-chan-pei-lou*, *circuit au nord des monts Célestes*, et la ville d'Ili ou Kouldja reçut le nom de 惠遠城, *Houei-yuan-tch'eng*.

(8) La domination de Dzungars s'étendait sur une partie du Turkestan (Turkestan chinois ou Petite Boukharie), cf. les ouvrages cités plus haut.

(9) 瑪哈墨特, *ma-ha-mo-t'o*. Dans le dictionnaire géographique et biographique de l'Asie centrale qui porte le titre de *K'in-ting Si-yu t'oung ouen tche* (sur lequel cf. notre *mémoire* sur Hami, p. 7), ce nom est écrit 瑪哈木特, *Ma-han-mou-t'o* (ce dernier caractère est en retrait, en plus petit, ce qui indique d'après le système suivi dans cet ouvrage, qu'il faut seulement prononcer la consonne initiale *t*, remplaçant de *d* qui n'existe pas dans la langue chinoise littéraire). La transcription mandchoue donne *Makhanmout*: le mot 'houei' équivalent est 瑪, *Mahmout*, corruption évidente de 瑪, *Mahmoud* ou *Mohammed*.

Ce *Mohammed*, que Kuropatkin appelle *Ahmet* (*Kashgaria*, p. 108), était, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, un descendant du *Païghembèr*, 派伊吉, (en persan *envoyé, prophète*), ou prophète Mahomet (cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, Paris, 1881, p. 64). A ce sujet, voir à l'appendice I la liste des descendants du *Païghembèr* dressée d'après le dictionnaire précité.

(10) Les villes du Turkestan chinois étant aujourd'hui très connues, nous pensons inutile d'entrer dans quelques détails à leur sujet. Nous ferons seulement

remarquer que leurs noms sont diversement transcrits par les auteurs qui se sont occupés de ce pays. C'est ainsi que *Yarkand* est écrit *Irguen*, *Yerguen*, *Ierkim* ou *Yerkim* par les missionnaires et ceux qui les ont suivis, tels que Abel Rémusat, Pauthier, etc., *Yarkand* par Kuropatkin, *Yarkiang* par Timkowski, etc.

(11) 噶爾丹策凌, *Galdan Ts'eriing* (orthographe mandchoue du *Dictionnaire géographique*) était fils aîné de 策妄阿喇布坦, *Ts'ewang Arabdan*, khan des Dzungars élu en 1720, issu d'une ancienne famille de la tribu 綽羅斯, *Tchoross* (l'une des *durben oirad* ou quatre tribus des Dzungars). Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne la généalogie de cette famille (livre VII). Sur *Galdan Ts'eriing*, voir de Mailla, *Histoire*, t. XI et Kuropatkin, *Kashgaria*, p. 106; les noms propres sont si défigurés dans ces deux ouvrages, qu'il est souvent difficile de les reconnaître: ainsi *Ts'ewang Arabdan* devient *Tséouang-rubdan* dans de Mailla, et *Tsapad-kaptan* dans Kuropatkin; ce dernier auteur écrit le nom de *Galdan Ts'eriing* sous cette forme: *Haldan-shirin*. Un autre écrivain russe, Abramoff (*Proceedings of the Imperial Russian geographical Society for 1861*, p. 160), parle de *Galdan Ts'eriing* sous le nom de *Haldan-shirin*, et dit que son second fils s'appelait *Tsavan-dorizi-atshja-namiyal*. Le nom de ce dernier est transcrit 策妄多爾濟那木札勒 par le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VII, p. 5, verso, et l'équivalent mandchou-mongol est *Ts'ewang-dordji-namdjah*.

(12) 波羅泥都, *po-lo-ni-tou*. L'orthographe est la même dans le *Dictionnaire géographique*: nous lisons 布喇尼敦, *pou-la-ni-toun* dans la biographie d'Obaidoullah et de ses descendants (extraite du *Houei-kiang t'oung-tche*, liv. II, et traduite par nous, *le pays de Hami*, tirage à part, p. 63), 布那敦, *pou-na-toun* et 博羅尼都, *po-lo-ni-tou* dans le *Cheng-vou-ki* de Ouei Yuan (cf. notre *Recueil de documents*, p. 6), etc.; voir à ce propos l'appendice I.

Les équivalents mandchou et mongol de ce nom sont, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, *Boronidou*: le mot 'houei' donné à la suite est بورانودون, *Bouránoudoun*, corruption probable de جرهان الدين, *Bourhân-uddin* (cf. *le pays de Hami*, tirage à part, p. 63).

Le nom de *Bourhân-uddin* a été écrit de plusieurs manières: *Boronitou* par Klaproth (*Magasin asiatique*, t. I, p. 91 et seq.); *Boorkhan-uddin* par Kuropatkin (*Kashgaria*, p. 108 et seq.); *Barhanuddin* par Boulger (*History*, p. 167).

(13) 霍集占, *Huo-tsi-tchan* (même orthographe dans le *Si-yu t'oung ouen tche*, le *Houei-kiang t'oung-tche* et le *Cheng-vou-ki*). Le mandchou et le mongol (*Dict. géogr.*, livre XI, p. 21, verso) donnent *Khodjidjan*, le 'houei' 霍集占, *Khodjo-djân*. Klaproth avait adopté l'orthographe *Khodzidjan* et *Khodzidchan* (cf. notre *Recueil de documents*, p. 66; *Magasin asiatique*, t. I, p. 91): nous avons suivi la dernière dans notre *Mémoire sur Hami*. Kuropatkin ignorait que le frère de *Bourhân-uddin* s'appelait *Khodjo-djân*: il le désigne toujours sous le nom de *Khan Khodja* (*Kashgaria*, chap. IV).

(14) 即祈謂大小和卓木者也. Le *Si-yu t'oung ouen tche* dit (liv. XI, p. 23, recto et verso) que les Mahométans appelaient *Bourhân-uddin* le 奇和卓木, *Ki-ho-tcho-mou* (*hotchom*), signifiant le *grand hotchom*, et *Khodjo-djân*, le 奇齊克和卓木, *Ki-tsi-k'o* (*Kitsik*) *ho-tcho-mou* (*hotchom*) ou *petit hotchom* (*Kitsik*, d'après cet ouvrage aurait le sens de *petit*). A l'article *Boronidou* ou *Bourhân-uddin* (p. 23, recto), il ajoute: 和卓木猶云我和卓也, *Hotchom*, c'est comme si l'on disait « moi le *hotchom* ».

和卓, *ho-tcho* (ancienne orthographe 火者, cf. *le pays de Hami*, tirage à

part, p. 39, note 4) est la transcription phonétique du titre persan si connu *خواجه*, *Khodjah*, maître, seigneur, professeur, etc.; les Chinois paraissent avoir confondu *Khodjah* avec *خواجهم*, *Khodjé-m* qui signifie monsieur: *ho-tcho-mou* ou *hotchom* serait une corruption de ce dernier mot.

Les missionnaires ont pris *hotchom* pour un nom propre: «Il y avait, dit de Mailla, deux Mahométans du nom de Ho-tchom, dont l'un donnait des lois à *Yerquen* (*Yarkand*), et l'autre à *Hashar* (*Kasgar*, i. e. *Kachgar*): on les distinguait par la dénomination de *grand Ho-tchom* et de *petit Ho-tchom* (*Histoire*, t. XI, p. 564)». Un autre missionnaire a dit, d'après le P. Amiot: «deux princes mahométans, dont l'un s'appelait le *grand Hotchom* et l'autre le *petit Hotchom*, etc. (*Mémoire sur le Thibet*, etc.; *Lettres édifiantes*, éd. de 1835, t. XXXVII; p. 225).

Les auteurs chinois écrivent indifféremment 和卓, *ho-tcho* et 和卓木, *ho-tcho-mou* (*hotchom*) pour transcrire le mot *khodjah*.

Bourhan-uddin et *Khodjo-djân* étaient, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche* (liv. XI, p. 23, recto), les descendants du Païghembèr à la trentième génération (voir l'appendice I).

Kuropatkin prétend que l'emprisonnement de Mohammed, qu'il appelle *Khodja Ahmet*, par les Dzungars, aurait eu lieu antérieurement à la prise de possession du pouvoir par *Galdan Tseriyng* (*Haldan Shirin*). Cf. *Kashgaria*, p. 106. Les Dzungars seraient intervenus dans une guerre intestine entre deux chefs mahométans et auraient détrôné Mohammed, l'un de ces chefs, au profit de son rival. De Mailla (t. XI, p. 563) est plus exact.

⁽¹⁵⁾ 班第. Il était d'une des bannières mongoles. Voir, à son sujet, appendice III, *Notices biographiques de quelques généraux de K'ien-loung*.

Le fait historique que rapporte notre texte a échappé à de Mailla et à Kuropatkin. Le premier se contente de dire (t. XI, p. 563): Dès que *Hotchom* (lisez *Bourhan-uddin* et *Khodjo-djân*) fut informé que les armées impériales marchaient vers l'Ili (*Ili*), il marqua le plus grand empressement d'être soumis à la Chine. Le généralissime Panti, au nom de l'empereur, le mit en liberté et lui rendit ses États, avec promesse que la cour de Péking le protégerait contre ses ennemis. Kien-long confirma les promesses de Panti: il traita le prince mahométan comme s'il eût été issu de son propre sang, et lui rendit ses sujets, qui rampaient hautement à la cour du *Tchong-kar* (lisez: qui étaient sous la domination d'un chef, ancien rival de *Mohammed*, soutenu par les Dzungars). Quant à Kuropatkin, il est muet sur ce point, qui a cependant son importance historique.

⁽¹⁶⁾ 阿睦爾撒納. Sur la révolte d'*Amoursana* contre l'autorité chinoise, voir principalement de Mailla, *Histoire*, t. XI, et Kuropatkin, *Kashgaria*, chap. IV (comme texte chinois, le livre II du *K'in-ting sin-kiang tche li*). Il y a dans le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre X, p. 31, verso, quelques détails intéressants sur *Amoursana* et sa famille.

⁽¹⁷⁾ 台吉 et 宰桑. The *daidji* are hereditary nobles, claiming descent from the founders of the Mongol sovereignty or from the *Khans* or titular «princes» and «dukes» of the various tribes. Amongst the Oelöt tribes, the title *tsai-sang* (*dzai-sang*) was employed in the place of *daidji* for their hereditary nobles (Mayers, *Chinese Government*, p. 89). Un certain nombre de ces nobles héréditaires avaient embrassé le parti des Chinois et prétaient leur concours aux armées de *K'ien-loung*.

⁽¹⁸⁾ 哈薩克. Sur les *Khassaks*, voir Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 98

et seq.; notre *Recueil de documents*, p. 115 et seq.; Timkovski, *Voyage à Péking à travers la Mongolie en 1820 et 1821*, trad. française, Paris, 1827, t. I, p. 213 et seq.; Mayers, *Chinese Government*, p. 87. On trouve des détails sur la campagne contre Amoursana, sa défaite, sa fuite, etc., dans les ouvrages cités plus haut (de Mailla, Kuropatkin, etc.).

⁽¹⁹⁾ 兆惠. Sur ce général célèbre, voir appendice III, *Notices biographiques*, etc.

⁽²⁰⁾ 阿敏道. De Mailla rapporte le fait autrement: « On croyait lier ce prince (le Hotchom, c'est-à-dire *Khodjo-djân*) en le comblant d'honneurs et de bienfaits; on se trompait: il ne tarda pas à méconnaître la main qui l'avait servi et il devint ingrat. Il se persuada qu'il ne serait pas moins dans l'esclavage sous la protection de l'empereur qu'il y avait été sous les Eleuthes, et il voulut être entièrement libre. Les échecs que venaient d'essuyer les troupes impériales lui firent croire qu'il pourrait, avec impunité, lever l'étendard de la révolte. Panti essaya de le ramener à ses engagements; mais toutes ses tentatives furent inutiles. Il lui envoya Ngao-min-tao dans ce même dessein, à la tête de cent hommes, pour faire une dernière tentative; mais le barbare mahométan égorgea Ngao-min-tao et les cent cavaliers. Enflé d'orgueil, et mettant sa confiance dans ses armes à feu, dans ses places fortes, et dans le secours des Mahométans ses voisins, il se prépara à se défendre, persuadé qu'il pouvait résister aux forces de la Chine. (*Histoire*, p. 563-564) ». Au lieu de Panti et de Ngao-ming-tao, il faut lire Tchao Houei et Amintaô (nom que Oueï Yuan écrit 阿敏圖, *Amint'ou*). Dans Kuropatkin Tchao Houei est transcrit Tchjao Hoi. Boulger est en contradiction avec les historiens chinois quand il dit, p. 167, que les Chinois n'avaient pas mis Bourhân-uddin sur le trône.

⁽²¹⁾ 副都統.

⁽²²⁾ 雅爾哈善. Un Mandchou, ainsi que son nom l'indique. Il avait pris part à l'expédition contre Amoursana (cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI).

⁽²³⁾ 靖逆, qui pacifia les rebelles.

⁽²⁴⁾ D'après Kuropatkin, qui cite rarement ses autorités, cette première attaque infructueuse aurait été faite par Tchao Houei et non par Yarkhachan: « On receipt of the first news relating to a rising in Kashgaria, Tchjao-Hoi, ruler of the province of Ili, moved from the town of the same name with a detachment of 2,000 Kalmucks and a small number of Mandjoor and Turkestanese, over the Moozart pass, to the town of Koocha (*Kou-tché*). This town was prepared to make a stout resistance, so that the small force that had been sent from Ili had to return without success » (*Kashgaria*, p. 114). De Mailla n'a point de détails sur cette période de la campagne contre les Mahométans.

⁽²⁵⁾ 沙雅爾, Chayar, ville voisine de Koutcho, lat. 41° 41', long. 82° 45' Playfair, *The cities and towns of China*. D'après le Houei-kiang t'oung tche (*le pays de Hami*, tirage à part, p. 64), un chef rebelle nommé Abdou Kholem était venu une première fois d'Aksou au secours de Kou-tché, mais il avait été battu et mis en fuite. Ce fut alors que Khodjo-djân arriva avec 5,000 hommes (*loco citato*). Kuropatkin prétend que ce dernier avait 10,000 hommes avec lui, ce qui paraît exagéré, et cite comme autorité Ritter (*Eastern Turkestan*), qui confond Khodjo-djân avec Bourhân-uddin: « Tchjao Hoi now despatched a fresh force, numbering 10,000 men composed of Mandjoors and Chinese, by the route *via* Koonya-Toorfan to Koocha (*Kou-tché*). On the other hand, the Yarkend Khodja (i. e.

Khody-djan) sent a reinforcement to the people of Koocha, composed of 10,000 selected troops». *Ouei-Yuan* (*Cheng-sou-ki*, livre IV) : «Les deux frères *Khodya Bourhan-uddin* et *Khody-djan*) arrivèrent au secours avec 10,000 soldats environ, armés de fusils».

(25) 喀喇喀. Cf. *Mayers, Chinese Government*, p. 82. — 策布登札布 sur lequel voir appendice II, *Notices biographiques*, etc.

(27) 和塔霍斯. *Ouei Yuan* appelle 和托霍, *Hot-o-yung*, l'endroit où se livra le premier combat. C'est une faute d'impression : il faut lire 托和霍, (*Kin-ting sin-kiang tche-lio*, livre I, p. 9, verso). Cette localité est à 80 li à l'est de Kou-tche (op. cit.).

(28) 霍緒特.

(29) 鄂隆阿, nom mandchou.

(30) 鄂根河. La rivière 根干, *ouet-kan*, qui est formée par plusieurs cours d'eau qui coulent des montagnes situées au nord-ouest de *Kou-tche*, suit d'abord la direction du sud, puis s'infléchit presque brusquement vers l'est pour aller se jeter dans la rivière 塔里木, *Tarin* : elle passe ainsi à dix li au nord de *Chagar*. C'est dans cette partie de son cours qu'elle porte le nom de rivière *Oken*. Cf. le

西域水道記, *Si-yu chou-tiao ki*, traité de l'hydrographie du *Si-yu* ou *Asie centrale*, ouvrage très important sur les cours d'eau et lacs du *Si-yu*, publié sous le règne de *Tao-kouang*, dont *Wylie* n'a point fait mention dans ses utiles *Notes sur la littérature* (livre II, p. 12, recto et 15, verso, et la carte des pages 33, verso et 34, recto, à la fin de ce livre).

Ouei Yuan désigne *Aïlonga* sous le titre de *ling-touei-tai-tchen*, commandant de troupes. D'après lui, la bataille eut lieu le 16 du sixième mois.

(31) Le récit de *Ouei Yuan* concorde avec notre texte. De *Mailia* et *Kuropalkin* ont passé ces faits sous silence. Ce dernier se contente d'écrire : «The Chinese having driven off the reinforcement laid siege to the town» (*Kashgaria*, p. 115).

(32) Nous trouvons dans le *Cheng-sou-ki* des détails intéressants sur le siège de *Kou-tche*. Voici la traduction du passage : «Les deux frères *Khodyah* (suivant l'auteur, *Bourhan-uddin* était venu avec son frère au secours de *Kou-tche*), ayant leur retraite coupée (par *Aïlonga*, après le combat de la rivière *Oken*), révinrent huit cents hommes environ et se réfugièrent dans la ville de *Kou-tche*. Notre armée se réjouit alors de ce que les deux chefs rebelles s'étaient jetés eux-mêmes dans le filet et de ce qu'il serait possible de les prendre et de les massacrer.

Hudui (un des officiers de l'armée assiégeante⁽³¹⁾) dit (à *Yarkhachan*) : «les rebelles ne resteront certainement pas enfermés dans la ville; ils ne manqueront pas de chercher à s'enfuir. Pour fuir, ils ont deux routes : l'une à l'ouest de la ville par la rivière 渠干, *Ouei-kan* qu'ils peuvent traverser à gué; l'autre par la passe ou défilé des collines du nord, dans la direction du désert d'*Aksou*. Je vous demande l'autorisation de placer mille hommes en embuscade dans chacun de ces endroits importants.» *Yarkhachan* ne prit pas les mesures suggérées : il passait ses journées à jouer aux échecs; il ne faisait même pas de rondes dans les retranchements.

(31) 烏都對, transcription du nom *houei* 烏都對, *Hudui* (cf. *Si-yu t'oung ouen tche*, liv. XIII, p. 11, verso). C'était un *akim beg* qui s'était rallié à la cause impériale.

«Le 24 (du sixième mois), vers le soir, des soldats de 索倫, *Solon* (Mandchou de la région de l'Amour) entendirent dans la ville des cris poussés par les chameaux comme lorsqu'on charge lourdement ces animaux pour aller au loin. Ils en avertirent secrètement le maréchal. Celui-ci ne voulut rien croire. Cette nuit-là les deux chefs de rebelles et le bey *Abdou* sortirent en effet en secret, avec 400 cavaliers, par la porte de l'ouest, et s'enfuirent par le défilé des collines du nord. Cependant, le général des troupes mandchoues 順德訥, *Chountona*, qui gardait la porte de l'ouest, apprit cette nouvelle, mais comme il faisait encore nuit, il n'envoya pas de troupes (à leur poursuite). Ce ne fut qu'au matin qu'il lança une centaine d'hommes pour poursuivre les fuyards: mais ceux-ci avaient déjà traversé la rivière *Oken* et coupé les ponts.

«Pour mettre à couvert sa responsabilité, le maréchal accusa *Chountona* (de les avoir laissés échapper); il attaqua la ville avec vigueur. Celle-ci, adossée à des hauteurs, était défendue par des murs de sable et de terre et par des palissades contre lesquels le canon ne servait à rien. Alors le général des troupes chinoises 馬得勝, *Má Tó-cheng*, fit creuser le sol par ses soldats pour faire des mines: on y travailla sous ses ordres jour et nuit sans interruption. Les mines étaient déjà poussées jusqu'à deux toises de la place, quand les rebelles qui gardaient les murs aperçurent une lueur sous terre: ils firent des contre-mines où ils brûlèrent de la paille. 600 de nos soldats environ y périrent brûlés. De nouveau, pour couvrir sa responsabilité, le maréchal accusa le général, mais il se garda bien de demander à ce qu'on le punit lui-même.

«Au huitième mois, *Abdou*, chef mahométan qui défendait la ville, s'enfuit pendant la nuit et franchit les lignes des assiégeants. Les Mahométans qui restaient ouvrirent les portes et se rendirent.

«L'empereur (informé de ce qui s'était passé) entra dans une violente colère, et, pour servir d'exemple, il fit mettre à mort *Yarkhachan*, *Chountona* et *Má Tó-cheng*.....»

Kuropatkin parle en ces termes du siège de *Koutché*: «The Chinese carried their saps to within a *li* of the town, and had arrived sufficiently near to make an assault, when all at once the besieged let out some water, drowning 10 officers and 600 soldiers of the Chinese forces. The position of the besiegers was not indeed especially favourable, and they had thought of raising the siege, but the flight of the *Khodja* from *Koocha* aided them. The inhabitants of the town, after the *Khodja's* flight, not wishing to make any further resistance, opened the gates. Notwithstanding this spontaneous surrender, about a thousand of the *Koocha* troops were slain by the conquerors on their entry into the town. The Chinese emperor *Tsian-Loon* (*K'ien-loung*), on receiving the report that the Chinese leader had allowed the offending *Khodja* to escape, and that he had slaughtered some of those who had surrendered, ordered him to be executed, and he at the same time ordered *Tchjao-Hoi*, the Governor of *Hi*, and his colleague, *Foo-De*, to move against *Kashgaria* with fresh forces. (*Kashgaria*, p. 115).

⁽²³⁾ 烏哈墨第. Telle est l'orthographe de notre texte: mais il doit y avoir là erreur de transcription, ou faute d'impression. Nous croyons qu'il faut lire 瑪哈墨特, en 'houci 瑪哈墨特, *Makhmout*, pour 瑪哈墨特, *Mahmoud*, beg de *Chayar*: d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre XII, p. 14.

⁽²⁴⁾ 阿瓜斯. Mandchou-mongol: *Akouwas*; 'houci 阿瓜斯, *aváz*, en persan: voir (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XIII, p. 5, verso). Dans le même ouvrage, livre XII,

